

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 86 (1983)

Artikel: Essai d'ethnographie rurale et sectorielle : (ou : comment s'effectuait l'insertion sociale de la jeunesse campagnarde il y a un demi-siècle en Ajoie)
Autor: Montavon, André
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-684602>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Essai d'ethnographie rurale et sectorielle

(Ou: comment s'effectuait l'insertion sociale
de la jeunesse campagnarde il y a un demi-siècle
en Ajoie)

par André Montavon

Lorsque j'ai annoncé à mes collègues mon intention d'«entrer» en retraite, j'ai cru déceler dans leurs yeux une lueur d'inquiétude quant à la manière dont il me faudrait trouver l'exutoire à une énergie jusque-là absorbée par l'école. Je ne me doutais pas à ce moment-là que, pour m'aider à fuir les périls du désœuvrement, leur sollicitude - fort louable en soi - allait me valoir l'obligation de faire paraître cette étude. Dans l'euphorie d'une nouvelle liberté, j'acceptais alors, bien à la légère il faut l'avouer, la proposition de l'un d'eux, de me confier la rédaction d'un «papier» sur une recherche se détachant un peu des voies habituelles, sortant des chemins battus; ni trop léger ni trop aride, entre badin et sérieux, bon chic bon genre dirait-on... la perle rare!

Chose promise, chose due, hélas! Mais de quoi parler? L'idée m'est alors venue, entre mille, de me regarder - tout narcissisme exclu, pourquoi pas? - dans le miroir du temps jadis, et dans ce milieu rural qui fut celui de ma jeunesse, lequel me semble si loin des cheminements sociaux actuels. N'est-ce pas le privilège du troisième âge que de se pencher sur le premier comme une maman sur son petit... et peut-être avec la même tendresse!

Périlleuse entreprise en fait, mais qui a été pour moi, au cours d'un hiver particulièrement maussade, un agréable divertissement, une occasion d'égrener les souvenirs de l'âge tendre, les agitations et les expériences des vertes années. J'ai conçu cet ouvrage dans la joie; j'espère qu'il en porte la marque, et c'est là probablement mon seul mérite.

Dans son «Dictionnaire philosophique», Voltaire nous dit: «Ceux qui cherchent des causes métaphysiques au rire ne sont pas des gens gais;...». Il pose ainsi le problème d'un savoir scientifique particulier, le problème d'une

science qui saurait sourire, qui ne serait ni morose, ni ennuyeuse ni trop ardue, un «gai savoir»¹. Engagé sur cette voie inattendue, j'ai tenté de combiner agréablement la science et la gaieté, d'associer l'analyse au souvenir, de montrer qu'un regard, même attendri, n'en perd cependant ni acuité ni perspicacité. Y ai-je réussi? La réponse appartient au lecteur.

André Montavon

¹ Un «gai savoir» pas nietzschéen pour deux sous cependant.

Une curieuse habitude de pensée veut qu'il n'existe de substance pour l'ethnographe que dans l'observation des peuples de couleur, des populations tropicales, voire des tribus dites primitives. Il n'y aurait donc d'ethnographie que de l'exotisme - cocotier, case et pagne - ce qui constitue, à n'en pas douter, une erreur épistémologique en plus d'une mise à l'écart inacceptable d'une fraction considérable de l'humanité.

Il y quelques années, l'Université française qui, n'ayant pas de pétrole, doit en bonne logique avoir des idées, réagissait à cette tendance intellectuelle vicieuse, et sollicitait l'esprit novateur de quatre ethnologues enjuponnées, lesquelles prenaient courageusement le chemin de la Bourgogne dans l'intention d'observer quelques naturels de ces lieux et de dresser, des mœurs d'un de leurs villages, un tableau complet... et exhaustif, comme il se doit. La volumineuse compilation d'ethnographie villageoise qui en a été l'aboutissement a, dès sa parution, déclenché dans le village en cause une telle clameur que nos quatre apparatchikettes de la Faculté de sociologie se gardent dès lors d'approcher, même en tapinois, du lieu de leur savant exploit : de la pelle du cantonnier au fusil du braconnier, de la louche de la ménagère à la batte de la blanchisseuse, tout se ferait instrument pour les y accueillir « en fanfare ».

Le courage ni l'audace n'étant mon fait, je me prévaux pourtant de ce téméraire antécédent pour tenter - Lévi-Strauss au petit pied, au tout petit pied... chinois, concédons-le - d'esquisser une part de la vie d'un village ajoulot (Cœuve en l'occurrence), mais, le temps estompant la violence des passions, il y a un demi-siècle.

Prétendre cependant en distinguer, en décomposer et recomposer tous les rouages socio-culturels, avec précision et fidélité, dépasse, et de loin, mes capacités intellectuelles et le temps qui m'est imparti. C'est pourquoi je me limiterai à l'étude d'une frange sociale que je pense avoir bien connue, de l'intérieur : les enfants en âge de scolarité. L'art de donner du poids aux choses m'a insidieusement susurré l'idée de ce titre boursouflé pour cette étude : « ethnographie rurale et sectorielle », lui donnant ainsi un cachet « sciences humaines » qui vaut garantie de sérieux. Si cependant je faisais revivre l'habitude d'écrire, comme au Grand siècle, un « Avertissement au lecteur », il me faudrait bien le prier, en toute honnêteté, de ne pas me prendre au sérieux.

Puisse cet écrit ne pas me valoir, comme à mes parisiennes inspiratrices, quand je passerai sur les rives fleuries et odorantes de la Cœuvatte (je signale qu'il n'y a pas encore d'épuration des eaux dans ce village), une volée de bois vert d'un citoyen qui se croirait concerné et désavantageusement campé par une plume jugée corrosive. La crainte des coups, disait-on autrefois, est le début de la sagesse ; je constate, et j'en suis bien marri, que cette vertu m'est toujours étrangère.

LA JEUNESSE DANS LE CADRE SCOLAIRE

C'est l'homme assurément qui crée le cadre social, mais ce cadre, imposé la plupart du temps par des contingences historiques ou des nécessités matérielles imprescriptibles, façonne-t-il à son tour l'homme qui y est inséré? Pour l'école villageoise ici analysée en tout cas, la structure quadripartite s'impose en tant que déterminant la segmentation de la jeunesse, pour ce qui est de ses manières d'être.

L'ÉCOLE ENFANTINE

Il y a d'abord l'école enfantine, tenue par des religieuses (sœurs de Saint Paul de Chartres), dans un bâtiment différent de celui de l'école primaire.

Elle n'est pas obligatoire, et chaque famille peut à son gré y envoyer ses rejetons. Elle a l'avantage de libérer les jeunes mamans, astreintes à cette époque à de pénibles tâches ménagères, de leurs mioches les plus remuants, ceux qui, entre quatre et sept ans, vivent la période du « touche à tout », et auxquels est offerte ainsi l'occasion, durant quelques heures par jour, d'une esquisse de vie collective. Peu de choses à en dire, sinon qu'elle est la préfiguration, pour ses activités, de la maternelle d'aujourd'hui, hormis le fait que l'enfant n'y va alors qu'une fois devenu propre (sauf accidents hélas nombreux, que les bonnes sœurs supportent pour la plupart chrétiennement, et surmontent matériellement avec les pauvres moyens hygiéniques du bord).

A onze heures, la joyeuse petite troupe des bambins quitte sa classe en rangs et main dans la main, en entonnant, sur trois notes, la traditionnelle ariette :

Le petit Jésus
S'en va-t-à l'école
En portant sa croix
Dessus (sic) son épaule.

S'il est bien sage à l'école
On lui donnera une pomme douce
Pour mettre à sa bouche
Un bouquet de fleurs
Pour mettre à son cœur...

Cette mise au conditionnel de la sagesse christique, pourtant réputée vérité d'évangile, ne semble provoquer chez les bonnes sœurs aucun trouble

de conscience, et les bambins, qui sont à mille lieues de telles subtilités théologiques, ignorent superbement le problème et s'en portent tout aussi bien.

Nul ne serait capable, probablement, de produire la suite de cette chansonnette, car, à peine sur le perron de l'école, la petite troupe s'égaille aux azimuts divers des logis familiaux, et la chorale s'évapore instantanément.

Les enfants qui fréquentent la « grande école » regardent de très haut cette marmaille informe, puisque ballottée entre jupe maternelle et robe monacale, encore incapable d'initiative, d'indépendance et... de fantaisie.

L'ÉCOLE PRIMAIRE OU LA «GRANDE ÉCOLE»

Divisée en trois sections — inférieure, moyenne et supérieure — fatalement (l'imagination d'alors s'exerce dans d'autres domaines que la titulation), elle détermine en gros ce que nous pourrions appeler les temps de l'alphabétisation tout d'abord, de l'autonomie ensuite, et enfin de l'insertion sociale, c'est-à-dire les trois segments de l'apprentissage du milieu ambiant et de l'environnement collectif.

L'ALPHABÉTISATION OU LE TEMPS DES LOUPIOTS

«Dies irae dies illa»: religieuse et funèbre, la même périphrase oratoire qui proclame notre sortie de ce bas monde, pourrait aussi servir à qualifier l'ambiance du premier jour de l'école, ce premier pas dans la vie sociale, cette entrée par la grande porte dans la « grande école ». Terrible jour que ce jour-là, en effet, même si l'instant crucial en est court. La plupart des « nouveaux » y viennent suprêmement intimidés, quelquefois même terrorisés, souvent en pleurs et désespérément arrimés à la main maternelle, ne sachant trop où aller et que faire, sous le regard lourd d'ironie des aînés. Il n'est guère d'années où l'un ou l'autre des gamins ne laisse dans son pantalon les traces matérielles et malodorantes de son désarroi, ce qui crée, entre école enfantine et section primaire inférieure, un rapport d'involontaire connivence dont chacune se passerait volontiers; seuls quelques rares délurés s'y rendent seuls, curieux et impatients, d'un pas assuré. La maîtresse, heureusement, se fait rassurante et maternelle, accueille et oriente ses « recrues » encore bien ingénues, vers leur place attitrée. Ce premier moment passé, le ciel s'éclaircit: ce n'était pas si terrible!

Alphabétisation? Non qu'après ces trois premières années l'enfant domine les trois piliers de l'enseignement ancien: la lecture, l'écriture et le calcul. Mais l'entrée en matière est faite, le dégrossissage a commencé, la

machine est sur les rails; en suivant un texte syllabe après syllabe d'un index appliqué et déplacé par à-coups, comme un chariot de machine à écrire qui fonctionnerait à l'envers et au ralenti, l'enfant de troisième arrive à lire, de façon plus laborieuse que courante, des textes élémentaires; dans les exercices écrits, il pousse malaisément sur la plume crissante, en tirant une langue dont la longueur hors tout est proportionnelle à son application, ce qui ne lui évite pas les «pâtés», éponges d'un buvard furtif et maladroit (la maîtresse a la claque facile); quant aux premières opérations du calcul, si elles posent à sa petite tête des problèmes sérieux et souvent même insolubles, elles lui sont cependant devenues familières sinon sympathiques.

A cet âge, le fossé des sexes partage la classe en deux espaces hermétiques: les filles devant, les garçons derrière. Et damné soit le manque de place qui obligerait la maîtresse à coller un garçon dans le même banc (à deux places) qu'une fille: ce serait la honte suprême, la situation dévirilisante caractérisée pour le garçon, une raison de se faire «montrer les cornes» pour la fille.

Cette discrimination tient peut-être à la chevelure. Elle a, pour les filles et surtout l'institutrice, une importance primordiale: bouffante, plate, frisée, avec ou sans frange frontale, longue ou courte, tout est accepté, mais la majorité porte tresse, unique par derrière, ou double, de chaque côté du crâne. Ces tresses, malencontreusement, sollicitent la brutalité des garçons qui — les mauvais lardons — feignent, hors la vue de la maîtresse, de les prendre pour des guides de cheval; pauvre fille que celle qui ne sait pas s'en défendre du bec et des ongles: c'est un souffre-douleur en puissance.

Ces chevelures paraissent être le souci majeur de l'institutrice. Chaque matin, durant la première demi-heure, tout en faisant la dictée aux grands, et alors que les petits tracent besogneusement des alignements de lettres ou de chiffres sur leur ardoise, elle sélectionne ses «têtes à poux», les penche sur un journal grand ouvert et, armée d'une peignette, se met en mesure d'extirper de ces «tchoupes» les parasites qui y élisent domicile. Consciencieusement, à chaque chute d'une des bestioles sur le journal, l'institutrice l'écrase de l'ongle du pouce et chacun peut entendre, dans un craquement un peu mou, la mise à mort de cette vermine corsetée. Les plus agressifs des garçons comptent les victimes, argument futur et suprême pour honnir délibérément les éleveuses les plus prolifiques. Car pour eux, les garçons, il n'existe aucun risque dans ce registre. La mode, pratiquement universelle à la campagne, est celle de la «boule à zéro», c'est-à-dire du crâne rasé au plus près du cuir chevelu: aucun élevage ne réussit sur des pâturages aussi désertiques et balayés par les tempêtes les plus diverses. Les garçons échappent donc à cette corvée, dégradante à leurs yeux, et en conçoivent un sentiment manifeste de supériorité.

C'est apparemment pourquoi les fillettes de ce temps et de cet âge ne tentent pas d'entrer en concurrence avec les garçons; elles les fuient, subissent de temps à autre leurs brutalités et leurs quolibets, trouvant refuge dans l'utilisation méthodique des pleurs, généralement dissuasive, et, en dernier ressort, dans l'appel à l'arbitrage magistral: le «Je veux le dire à la maîtresse!» est un singulier amortisseur, qui rend ces affrontements fugaces et... superficiels; les «rancuspéteuses»¹ connues sont tenues à distance prudente, au même titre que les «gaguis»². Mais, dans ces rapports discordants, les choses ne vont jamais très loin. Les intérêts, les attirances ludiques, les curiosités, etc. sont pour chaque sexe hétérogènes, ce qui rend les rencontres fortuites, les affrontements sérieux assez rares.

Et pourtant, en dépit de ce cloisonnement, chaque garçon a son élue, chaque fille son préféré; l'accord de celui-ci ou de celle-ci n'est d'ailleurs pas requis; ce rapport préférentiel, par ailleurs passager et sujet à nombreuses revisions et variations, se limite à quelques regards fugaces, chargés d'une affectivité momentanément sollicitée, par poussées peu durables, qui s'accompagne au plus de l'offre de bonbons ou de menus objets et ne va pas au-delà de la caresse furtive et superficielle, sommet des transports sentimentaux du «degré inférieur». Il est vrai qu'à cet âge, déjà, il y a des fidèles et des inconstants. En fait, le jeu et la lutte chez les garçons, le bavardage, le chiffon et la poupée chez la fille, sont les seuls centres d'intérêt généralement et constamment attractifs.

L'école est donc l'occasion et le lieu de ces rapports «dialectiques», car en dehors d'elle, l'accaparement par la famille et le voisinage immédiat est trop important pour laisser place à des temps de liberté. Le loup de la classe inférieure est encore étroitement enserré dans le cocon familial, qui le couve, le protège, le nourrit, le forme et, déjà, le délègue à l'accomplissement de travaux mineurs.

L'AUTONOMIE OU LE TEMPS DES GALOPINS

L'entrée en section moyenne ne pose pas de grand problème: changement de porte et de côté du bâtiment, changement d'enseignant; mais ce dernier est un homme, donc, en principe, plus sévère. Ce passage, appréhendé de ce fait comme un peu menaçant, ainsi qu'un dépaysement consistant à se retrouver le «tchani»³ des Moyens alors qu'on était précédemment le «grand des Petits», ce passage donc, est compensé dans ses effets négatifs par cette pro-

¹ Délatrices, rapporteuses; localisme d'origine énigmatique.

² Filles sales, négligentes ou réputées peu accortes.

³ Rejeton le plus malingre d'une portée de mammifères (cochon ou lapin), ou d'une couvée de la basse-cour.

motion qu'est l'ascension chez les Moyens et la vanité extériorisée dans la cour puisqu'écrasée en classe, que le gamin en conçoit vis-à-vis de ses anciens camarades plus jeunes.

Ce cycle est cependant fondamental en ce qu'il va voir s'accomplir, en trois ans, chez ses assujettis, des changements radicaux; il va procurer au galopin de douze ans une autonomie de comportement que le petit mouflet de la section inférieure est loin de posséder et même d'imaginer.

Il faut évidemment se garder ici de prendre le mot au pied de la lettre; il est clair qu'un polisson de douze ans ne jouit ni de l'autonomie économique, ni de l'indépendance intellectuelle, éthique ou affective, ni de nulle autre absolument; d'ailleurs combien d'adultes, au cours de leur existence, en acquièrent le plein exercice? De façon analogue à ce que je tentais de démontrer en ce qui a rapport à l'alphabétisation, ici aussi, l'enfant, s'il n'atteint pas, et il s'en faut, le niveau d'émancipation de l'adolescent ou de l'adulte, s'est néanmoins engagé dans la voie; il s'est risqué sur les chemins de la liberté et il poursuit sa route, même s'il n'entrevoit pas le terminus. Il commence à pressentir, vaguement encore, mais en des domaines de plus en plus variés, la possibilité du choix individuel; peut-être goûte-t-il déjà l'indéfinissable sensation du libre arbitre et cette obscure perception, ce frémissement existentiel, quelquefois troublant, parfois inquiétant, qu'il est certes incapable d'analyser, mais qu'il éprouve intensément, va le pousser, chaque fois que l'occasion s'en présentera, à expérimenter cette faculté, à faire vibrer la corde de ce pouvoir, nébuleux mais grisant, qu'il saura plus tard être la liberté.

Ce n'est pas qu'à ce moment de son existence, la pression sociale qui, depuis sa naissance absorbe l'enfant et le maintient fermement à l'ombre protectrice des pénates, se soit relâchée. Cette pression reste dominante; le parapluie du groupe géniteur continue à le couvrir intégralement, mais, comme le poussin mû par d'obscur forces biologiques casse la coquille protectrice de son œuf, le galopin, pour des raisons psychologiques tout aussi obscures, ayant mis l'œil à la lucarne du monde, fasciné par les perspectives qu'il y découvre et qui lui semblent offertes, va, semblablement, déchirer le cocon qui l'enveloppe et accéder à un nouvel espace.

Cependant, ce n'est que peu à peu qu'il délaisse le monde merveilleux des légendes, des lutins et des fées, des enchantements et des grandes peurs, dont il pense avoir fait le tour — fatigue? usure? — et qu'il sent ne plus répondre à son aspiration. Un monde plus attractif le captive, l'attire, l'accapare, le livrant à des forces nouvelles qui vont transformer de fond en comble sa vision du monde:

— L'émergence d'une sorte d'esprit critique teinté de scepticisme va le libérer de l'enveloppe magique et des auras légendaires qui ont cerné son premier âge.

— Une aspiration prononcée au réalisme le portera à des conduites de plus en plus empiriques, de mieux en mieux insérées dans le concret.

— L'observation des activités adultes va l'engager dans l'imitation critique et créatrice de ses modèles sociaux.

— Des tendances ludiques nouvelles vont l'orienter vers des distractions d'une nature particulière, en prise directe sur le réel.

— Le travail social dans lequel on l'engage peu à peu va développer chez lui des comportements d'adaptation originaux.

— L'éclosion en son for intérieur de l'homo faber entraînera la mise en œuvre d'une sorte de « frénésie fabricatrice » qui sollicitera puissamment son imagination, donc son autonomie.

— La perception subjective de son indépendance naissante et de la résistance que l'environnement y oppose le guidera incoerciblement dans les voies de la fronde, face au poids de l'autorité.

— Enfin, être social, l'attrait du contact humain va lui permettre d'affiner ses moyens de communication avec le milieu ambiant.

LE MONDE MAGIQUE INFANTILE

Les croyances accumulées durant le premier âge (je parle des croyances populaires enfantines, et non des croyances religieuses, que même les adultes d'alors, en milieu campagnard, s'ils prétendent jouer les esprits forts, ne songent nullement, sous peine d'un certain scandale, à mettre publiquement en doute; la foi chrétienne n'est pas à cette époque sujette à remise en cause; l'agnosticisme, rarement pratiqué par quelques originaux, ne s'exhibe pas), ces croyances, disons-nous, sont peu à peu dépassées, surmontées, des plus élémentaires aux plus troublantes.

S'il a le hoquet, par exemple, le galopin aura recours au triolet coutumier :

J'ai l'loquet (sic)
Dieu m'l'a fait,
Vive Jésus
Je n'lai plus!

Mais, s'il mélope encore, il le fait sur l'air du vieil incrédule.

S'il s'amuse avec un escargot, il débitera toujours ce récitatif :

Cocreillatte, cocreillatte
Montre-me tes écouénattes
O bïn y tue toun père ai peu tai mère
Que sount dains tai maigenatte¹

mais il ne s'étonnera plus de l'entêtement de la bestiole à refuser d'exhiber ses tentacules. Etrange finale par ailleurs, qui semblerait indiquer que l'esprit d'observation des gosses leur aurait déjà permis d'imaginer l'hermaphrodisme hélicicole (les géniteurs à l'intérieur). Les moutards, en effet, savent qu'on ne voit jamais d'accouplement chez l'escargot, alors qu'à la fin de l'été, dans la forêt, l'accouplement bleuté des limaces est de leurs observations courantes.

Lors de la Saint-Nicolas, lorsque le grave personnage arrivera avec son inquiétant acolyte, le père Fouettard, il sourira sous cape devant l'air «étrulé»² du petit frère ou de la petite sœur, se rendant compte que ce curieux saint et son redoutable coadjuteur ont des manières et une tonalité de voix bien proches de celles des voisins ou de certains amis de papa.

A Pâques, il accompagnera encore la petite sœur qui veut confectionner son nid dans quelque recoin du jardin ou de la cour, et lui-même, pour entretenir l'intérêt de la légende, fera également le sien. Mais il sait que les cloches ne sont pas vraiment parties pour Rome (entre deux appels des cloches de bois paroissiales — ou crécelles —, il s'est glissé dans la tour de l'église et il les a vues, immobiles, prisonnières de la puissante poutraison qui les étaie... au chômage en somme). Il sait donc que ce ne sont pas elles qui, à leur triomphal retour dominical, déposeront dans chacun des nids des enfants du monde, les œufs richement peints et, s'ils ont été sages, un lapin en chocolat. Il se doute que, plus prosaïquement, celle qui est de corvée de cuisine — maman, mémé ou tata — durant la grand-messe pascalle où il est tenu d'assister, ira faire ce dépôt qui, au retour de l'église, va émerveiller les petits et les faire trépigner de joyeuse excitation.

En ce qui concerne la sexualité, une matière qui sollicite de plus en plus son groupe d'âge, il aime, en présence des plus jeunes, à jouer les initiés; non que le petit morveux ait des notions précises sur le mode de «fabrication» des bébés, il s'en faut. Le fait qu'on l'éloigne, avec la promesse péremptoire d'un coup de pied où vous savez s'il persiste à vouloir assister au spectacle, lorsque

¹ Escargot, Escargot
Montre-moi tes cornes
Ou je tue ton père et ta mère
Qui sont dans ta maisonnette

² Intimidé, en état de curiosité traversée d'effroi.

«fonctionne» l'éta lonnier à qui les paysans du village viennent présenter leurs juments, cela n'est pas fait pour éteindre la curiosité ; et il se doute qu'il y a, entre ces deux pratiques — qu'il réussit quand même à observer — et celles de son espèce, un certain parallélisme mal discernable. Il règne à ce propos, dans son cercle infantile, une atmosphère de mystère, de sous-entendus non élucidés, de mots tabous incompris, d'inexplicables déclarations grivoises des grands : que d'opacités entourent ce sujet ! Mais en revanche il sait déjà, sans pouvoir l'expliquer, que le procédé n'a rien à voir avec la Creule¹, la sainte Vierge, la cigogne ou les choux, frisés ou pas. L'a-t-il pourtant cherchée, cette mystérieuse porte d'entrée de la « cage aux bébés » dans la falaise de la Creule, durant les années précédentes !

Il véhicule encore des quantités de contes absurdes sur les « djenatches »² et revenants de toute farine qui peuplent les nuits du village ; mais même si, le soir particulièrement, il en éprouve une frayeur indistincte dans les zones les plus obscures, et recherche à ce moment-là la compagnie de ses petits camarades (précisons que l'éclairage public de l'époque n'a que de faibles rapports avec les actuelles illuminations), il est tenté de n'y pas croire et d'afficher à cet égard, en dépit d'une sourde crainte, un scepticisme teinté d'ironie et de bravade.

Le galopin perd donc peu à peu sa carapace de naïveté accumulatrice de mythes ; en contrepartie, le besoin de liberté, d'indépendance, s'affirme et se conquiert. Les heurts avec les parents deviennent plus manifestes, l'imitation des « grands », dans la farce, les jeux violents et les affrontements, les escapades, les frasques, les fredaines, se concrétise.

ESPRIT CRITIQUE ET PRAGMATISME

Parallèlement à cette revendication encore bien timide, c'est la période d'un pragmatisme qui va s'affirmant.

Que les âmes des morts s'échappent du cimetière par petites flammes bleutées, très éphémères, dans les nuits les plus sombres, il veut bien en convenir, mais à la condition d'y aller voir ; pas seul cependant, mais avec les petits copains comme témoins, rassurants de toutes manières, car la nuit noire engendre la peur. Mais comme les escapades nocturnes sont encore exceptionnelles à cet âge, la vérification est la plupart du temps reportée à plus tard.

Si le « gros Berger » ne peut pas remonter le « Cras », ce n'est pas parce qu'il est vieux et fatigué, comme maman l'a dit, mais parce qu'il est saoul, car on

¹ Lieu-dit d'une falaise, dans une forêt à l'ouest du village, où les mamans seraient censées aller chercher leur bébé.

² Sorcière.

distille au pressoir, au milieu du village, et qu'il est allé goûter avec trop d'enthousiasme la dammassine ou la pomme de quelque paysan du village.

Chacun des galopins s'est déjà fait mystifier par le coup du «dairri»¹, en garde un souvenir cuisant pour sa petite vanité et une méfiance quasi automatique lorsqu'une proposition est faite par les grands, avec un enthousiasme trop apparent pour n'être pas suspect; chacun d'eux s'est déjà fait prendre par un aîné à mâcher certaine tige de plante qui devrait être sucrée et qui se révèle très âcre en vous donnant en plus, pour une bonne heure, une véritable «gueule de bois».

Chacun d'eux s'est déjà sauvé le soir à l'apparition dans une haie vive d'une figure de fantôme épouvantable (betterave évidée avec deux trous figurant les yeux et une large fente la bouche, un morceau de bois le nez, et éclairée du dedans par une bougie), en déclenchant le fou rire de ses aînés planqués tout près du coin.

Chacun d'eux a commis son premier maraudage nocturne (en groupe généralement dirigé par un grand), non pour le gain d'une poignée de cerises, mais pour l'appât du fruit défendu et le plaisir stimulant de la bravade envers l'autorité, nommément représentée par un garde champêtre qu'on a judicieusement «appâté» pour corser la rigolade. Bafouer l'autorité, c'est aussi en prendre la vraie mesure.

Chacun d'eux s'est déjà essayé, à l'abri d'un «charri»² et dans l'obscurité complice du soir, à lutiner une fille de son âge, à lui prodiguer des baisers (sur les joues, rassurez-vous), quelques timides caresses, et même oser de furtifs attouchements destinés à lever les voiles épais d'un passionnant mystère, malgré les protestations chuchotées de la nymphette, mi-confuse, mi-consentante.

Chacun d'eux s'est vanté d'avoir passé, de nuit, à tel endroit du village, en bravant la «djenatche» qui le hante, à ce que l'on raconte... et sans hâter le pas, le grand menteur!

Chacun d'eux a déjà joué un tour pendable à l'un quelconque de ces adultes réputés comme les souffre-douleur des grands de la «Supérieure», et dont

¹ Animal mythique, qu'on va guetter aux abords de la forêt par les nuits les plus froides de l'hiver, l'animal ne sortant que par grand froid. La farce consiste à abandonner un ou plusieurs naïfs au guet, sac ouvert entre les jambes, dans une immobilité absolue, jusqu'au moment où la bête, s'engouffrant dans le sac, le guetteur devra le refermer prestement. Comme la bête ne vient jamais, que le froid engourdit les pieds et rend les mains douloureuses, que les rabatteurs ne s'entendent décidément plus, c'est l'esprit critique qui vient et pousse le naïf à abandonner son guet, pour rentrer au village et tomber sur la bande hilare des copains. Je n'ai jamais entendu dire que l'un de ces naïfs y ait récolté une pneumonie, ou même un bon rhume: costauds, nos villageois!

² Remise aux chars, à l'extrémité d'une maison paysanne.

on se raconte les mésaventures en riant sous cape. Le statut d'adulte n'est donc plus accepté sans réserve comme une supériorité indiscutable.

Le coq du clocher, si haut perché, n'est pas «grand comme ça» parce qu'on le lui affirme; il veut aller y voir. Quelle aventure que cette mesure des dimensions du coq! Je ne résiste pas au plaisir de la raconter, en dépit de ce qu'elle reste, par ses conséquences, un de mes souvenirs de galopin les plus cuisants.

Alors que nous sommes réunis, après Vêpres, tout un groupe de gamins, devant le grand mur du vieux cimetière entourant l'église, à la jonction en «y» des deux chemins venant du bas du village et formant là, sur le replat, une sorte de placette, avant le raidillon du «Cras», une petite querelle s'est engagée entre nous à propos du coq du clocher. L'Aurèle — un grand très écouté — prétend, écartant les deux bras, que ce coq, que l'on voit si petit d'où nous nous trouvons, est à la vérité «grand comme ça». Il se trouve bientôt des contradicteurs pour affirmer que ce n'est pas possible — et moi, l'inévitable farfelu, l'insurpassable expert en idées saugrenues et projets loufoques — qui propose d'y aller voir pour en connaître les mensurations exactes; c'est, il faut le reconnaître, d'une rigueur expérimentale incontestable dans la recherche de la vérité.

De l'idée à l'acte, chez les gosses, l'intervalle est court. Quelques minutes après, tous les galopins du groupe contestataire sont sous les cloches; les grands ont abandonné la place, un peu vexés de l'incrédulité de leurs cadets et sachant bien qu'on ne peut pas monter là-haut.

Précisément, comment y monter? La grosse tour carrée de l'église est flanquée sur ses quatre côtés, au niveau des cloches, d'une fenêtre ogivale à arcs géminés, garnie d'une sorte de volet fixe à grandes persiennes, comme dans la plupart des clochers. Mais les entretoises de ce panneau à claire-voie sont assez espacées pour laisser passer le corps d'un gamin; tous ceux qui sont passés par là pour monter sur le faîte du toit de l'église le savent bien.

Mais le toit de la tour, c'est une autre affaire. Il faudrait atteindre le rebord du toit, qui déborde la façade, et réussir à s'y jucher par un acrobatique rétablissement, grimper ensuite une des quatre arêtes jusqu'à ce diable de coq sujet à disputes et si haut perché.

La tour ne manque pas de pièces de bois éparses, que les charpentiers ont abandonnées là; et l'on ne tarde pas à dénicher un gros madrier, assez long, qui, glissé au plus haut niveau possible entre les persiennes, et solidement maintenu à son extrémité inférieure par le poids de quatre ou cinq d'entre nous, permettra aux grimpeurs, en se dressant sur l'extrémité extérieure, d'atteindre les grosses pierres plates qui constituent la bordure du toit. Il n'y aura plus ensuite qu'à grimper le long d'une des arêtes et, finalement, procéder à la vérification de la taille réelle du coq.

Ma légèreté et une compétence reconnue dans toute espèce d'escalade me désignent tout naturellement pour cette reconnaissance dont je suis en plus l'instigateur; mon copain Dré ne saurait faire autrement qu'épauler son affidé et inséparable complice. Tout un pack de petits camarades jurent — croix de bois, croix de fer — qu'ils chevaucheront le madrier pour l'assujettir inébranlablement pendant que, juchés à son extrémité, nous tenterons d'atteindre le rebord du toit. L'un d'entre eux jouera le rôle d'émetteur-récepteur des ordres entre nous et le groupe, pour ré-immobiliser le madrier, itou, au retour. Un autre fera le guet, et signalera le passage et l'identité de tout adulte aux approches de l'église, car il y a ceux qu'il faut craindre et ceux dont on se moque. Mais pas un d'entre nous n'a remarqué le «Caca», en embuscade dans son verger, lequel, avec sa curiosité coutumière, doit se demander par quel mystère une pièce de bois surgit vers l'extérieur, d'une des fenêtres du clocher.

Ouvrons une parenthèse sur le personnage-clef de cette aventure... et de bien d'autres! Léon C., dit «Le Caca», promène d'un bout de l'année à l'autre une silhouette neuve, dans un pantalon qui a dû être, à l'origine, de velours côtelé dans les tons bruns, une chemise grisâtre et une sorte de gilet de laine troué aux coudes qui, à l'origine également, a dû posséder plus d'un bouton. Ses pieds s'épanouissent dans des sabots où de menus brins de paille tiennent lieu de chaussettes; ces pieds, d'un beau brun chocolat nature, s'ornent, dans les endroits en frottement avec le bois des sabots, d'auréoles vieil ivoire du plus bel effet. Lorsqu'il se déchausse, dans le couloir, pour venir faire la causette avec papa, il laisse sur le lino du salon des empreintes à faire rougir de satisfaction tous les Maigret du monde — mais pas grand-maman — et, dans son sillage, une odeur purineuse si soutenue qu'elle donne à son surnom une résonance des plus objectives.

Lorsque le thermomètre pousse la mauvaise humeur jusqu'à descendre au-dessous de moins vingt degrés, il paraît qu'on le voit arborer une sorte de veste jaunie aux épaules, dont je n'ai pas souvenir en dépit des hivers rigoureux de cette période, mais ses pieds gardent leur unique parure de brins de paille; moyennant quoi on n'a jamais connu la moindre grippe à ce personnage; et il ne faut pas croire ceux qui disent ironiquement que, s'étant une fois lavé les pieds, il en serait resté huit jours alité. Certains affirment que son surnom, contrairement à ce qu'on pourrait croire, vient de ses premières années où, un peu bredouillant et incapable encore de prononcer les «ch», il donnait son nom comme: «Lé... Lé... Léon Ca... Ca... Cavanne!» Laissons aux annalistes les plus férus du village le soin de débattre si Caca vient de Cavanne ou d'une odeur perceptible aux tarins les plus congestionnés par le rhume! Les mauvaises langues prétendent qu'on lui a vu une fois arborer des souliers et un costume correct... au départ. Ayant été nommé conseiller

communal, et convoqué pour je ne sais quelle raison à Porrentruy, il y serait allé très « comme il faut », ce que les habitués du café du Cerf certifient, puisque, s'y arrêtant longuement au retour il aurait, entre deux coups de rouge, et avant de malheureux dérapages dans la boue du village, raconté sa journée en commençant ainsi sa relation : « Ai y'avait moi, le préfet ai peu tos ces gros... »¹

Il vit avec sa sœur, célibataire acariâtre, d'odeur similaire en plus aigre, et qui lui réserve, quand il rentre du café dans un équilibre certain, une réception d'un tel niveau sonique que nul au village ne peut ignorer d'où il arrive. Si, au début du tapage, les deux voix alternent — la suraiguë et la barytonne, plus hoquetante — la seconde s'interrompt assez rapidement pour laisser place à un tel déchaînement de décibels dans le registre perçant que même les chiens du quartier, l'oreille douloureuse, se mettent à gémir faiblement.

Brave homme au demeurant, notre « Caca », mais un peu naïf et incorrigiblement curieux et bavard. Comme sa maison domine la nôtre (entre le début du « Cras » et l'église), il peut, de sa cuisine, observer toutes nos entrées et sorties; de son verger, surveiller notre cour et tout l'arrière de notre logis. Aucun de nos gestes ne lui échappe et il fait, à notre père, des rapports à la fois trop nombreux et trop circonstanciés sur nos faits et gestes. Certes, il n'est pas le seul, mais il est le mieux placé. Mon frère et moi — repréailles — lui avons déjà joué, vandalisme exclu, tous les tours imaginés dans le passé et imaginables dans l'avenir, en pure perte : la curiosité persiste et signe.

Revenons à notre coq ! Je m'élance le premier ; j'escalade le grand volet, m'établis solidement, sur la pointe des pieds, au bout du madrier et, après quelques essais, j'atteins les grosses pierres plates du rebord du toit. Me voilà dans la position du gymnaste à la barre fixe ; aidé de Dré qui me soulève les jambes, j'effectue mon rétablissement et me retrouve perché sur le rebord du toit du clocher. Mon acolyte surgit à son tour au bout de l'étau ; je l'aide de la main à se hisser à mon niveau. Tout se passe bien. Nous nous glissons le long du toit jusqu'à l'arête Sud, ce qui va constituer une erreur tactique, car le « Caca » va nous voir ; mais nous ignorons sa présence, le guetteur de service ne l'ayant pas signalée. Terriblement « pentu », ce toit : c'est notre Everest ! Lentement, prudemment, nous escaladons cette arête en nous assurant à chaque tuile faîtière ; elles sont heureusement grosses et ont de gros et solides bourrelets qui facilitent les prises. Enfin — après quel effort — nous atteignons ce coq qui vire sur son mât de tôle ; il est gros en effet, mais moins que ce que prétend l'Aurèle. C'est nous, galopins contestataires qui avons raison : témoins irrécusables, nous pourrions montrer la ficelle avec laquelle nous le mesurons du bec aux plumes de la queue, bien arrimés que nous sommes au

¹ Il y avait moi, le préfet et puis tous ces gros...

pinacle porte-coq. De notre position, gonflés d'orgueil, nous contemplons un instant le village : Dieu que tout semble petit de ce perchoir !

La descente est plus facile, mais la peur de la glissade nous rend prudents. Maintenant, c'est Dré qui est en tête ; il atteint sans autre difficulté la bordure du toit, se glisse jusqu'à l'aplomb du madrier. De la main, je l'aide à nouveau à s'y poser et il va s'y assurer pour me tenir les jambes. Les copains, avertis, ont repris leur office de contre-poids ; tout se déroule bien.

Malheur ! A ce moment précis, alors que je suis de nouveau pendu par les mains au rebord du toit, le guetteur de service avertit précipitamment :

— Voilà le régent !

Mon père, paraît-il, apparaît en ce moment précis devant l'église, le « Caca », qui l'a alerté, sur ses talons. La tête tournée vers la façade du clocher, je ne peux ni le voir ni l'entendre, car, blême de frayeur, il reste muet et, paraît-il, comme cloué au sol ; mais Dré, qui devait m'assurer, a plongé dans la tour à travers la persienne, avec l'adresse d'un chimpanzé et j'entends la descente effrayée, éperdue, de mes petits camarades dans les escaliers, lesquels camarades vont s'égailler précipitamment derrière l'église pour ne pas être reconnus de leur maître. Seul, pendu au toit, j'arrive bien à toucher le madrier de la pointe des pieds, mais je le sens qui bouge, le contrepoids s'étant volatilisé.

Mes petits bras commencent à être douloureux et quelques larmes perlent à mes yeux. Va tout ! Epuisé, je me laisse glisser sur la poutre, qui bascule... Miracle, elle se bloque soudain alors que je m'y suis accroché des jambes et des bras ; une fourche de la poutraison a dû arrêter son mouvement de bascule : sacré ange gardien, va ! Me glisser à travers le volet n'est plus qu'un jeu d'enfant, au sens propre : sauvé des airs... mais pas du père ! Je descends les étages dans un silence de Sioux, supputant mes chances d'échapper au courroux paternel, que je sais terrible mais de courte durée. Une demi-heure suffirait à me faire couper court au plus gros de l'orage. Par quelle porte sortir ? Logiquement il doit me guetter à la sortie de la petite porte à côté de la sacristie ; passons par la grande porte pour gagner les vergers situés « Drie lai velle »¹ ! Silencieusement, j'ouvre la grande porte, juste ce qu'il faut pour me glisser dehors comme un chat. Las ! c'est là qu'il m'attend. Pris au collet, décollé du sol comme un poulet, je regagne le logis d'un pas militaire et... léger, sans autre réflexion de mon père, pâle de colère, qu'un : « Ah ! tu veux faire du trapèze volant. Je vais t'apprendre ! »

Ce fut une des plus mémorables râclées de ma jeunesse. Les confidences ultérieures de mon père m'ont appris qu'il avait eu là une des grandes sueurs froides de sa carrière paternelle et que la terrible tripotée qu'il m'avait admi-

¹ « Derrière la ville » : un lieu-dit du village.

nistrée avait été pour lui une sorte de défoulement nécessaire de sa panique rétrospective.

Est-il utile de préciser que, le lendemain, en classe, je n'étais pas très fier et que mes complices se demandaient anxieusement à quelle sauce ils allaient être mangés. Comme, à dix heures, rien ne s'était passé et qu'aucun interrogatoire n'avait été entrepris, à la récréation, rassuré, Dré s'approche de moi :

— T'ê t'aivu schmêlai!

— Airrate, y ai le tiu to noi.

— Ça c'te crevure de Caca. Y y'ai moinai sai boyevatte â moitan di vlaidge; y y'ai décreutchie les quaitre rues d'soun chie; y y'ai vidie soun âdge. Qu'as-ce qu'on y draït encoué faire?¹

Sagement, nous en sommes restés là; la rancune est si fugitive chez le galo-pin...!

LES MODÈLES SOCIAUX

Cette autonomie, toute relative, encore une fois, s'édifie aussi par l'imitation des modèles familiaux et familiers: on veut faire comme papa, ou comme tonton, ou devenir ce qu'est l'ami de papa, ou le « bon voisin » (car il y a, hélas, celui qu'on ne porte pas dans son cœur).

Nous sommes encore, en ce temps-là, sociologiquement parlant, en période d'intro-détermination, si l'on en croit la remarquable analyse du sociologue américain David Riesman dans son ouvrage « La foule solitaire ». Ce savant analyste prétend en effet, et sa brillante démonstration n'est guère contestée, que, pour ce qui a rapport à l'intégration de leur jeunesse, les sociétés occidentales ont passé — historiquement — par trois types de formation ou de manières de procéder (involontaire pour la dernière) à cette formation.

— La détermination traditionnelle propre aux sociétés antiques (grecque et romaine) où l'éphèbe, pratiquement retiré à sa famille et pris en charge par le groupe civique, est façonné par la tradition culturelle autochtone.

— L'intro-détermination (propre au monde chrétien plus particulièrement) où la formation, la genèse socio-culturelle, est du ressort de la famille et du groupe qui lui est étroitement associé: parentèle, voisins immédiats et proches amis.

¹ — Tu as été rossé!

— Arrête, j'ai les fesses toutes noires.

— C'est cette saleté de Caca. Je lui ai emmené sa brouette au milieu du village; je lui ai décroché les quatre roues de son char; je lui ai vidé son abreuvoir. Qu'est-ce qu'on devrait encore lui faire?

— L'extro-détermination enfin, mode d'édification culturelle actuel, où c'est le groupe juvénile (donc extérieur au cadre organique : famille, proches), lui-même puissamment induit par les médias audio-visuels, qui est responsable de la formation de la jeunesse, de ses déterminations comportementales, morales, éthiques, culturelles.

Or, à l'époque dont nous parlons, il n'existe que les médias écrits et seuls trois journaux très locaux sont lus couramment¹. La radio émet déjà mais n'est qu'une curiosité crachotante dont il n'existera pas d'exemplaire au village avant 1930. Il y a bien deux cinémas à Porrentruy, mais seuls quelques adultes les fréquentent de temps à autre ; pour les gamins, il ne saurait en être question. Quant à la télévision, elle n'est alors qu'une expérience de laboratoire. Le journal est donc la seule lucarne sur le monde, la rumeur villageoise mise à part ; et l'enfant, à de rares exceptions près, ne le lit pas, la corvée de lecture scolaire étant déjà bien trop astreignante à son gré ; en revanche, le commentaire familial qui en est fait le maintient peu ou prou au fait des événements les plus marquants, surtout s'ils sont scandaleux, crapuleux ou criminels.

LES DISTRACTIONS

Le besoin de distractions doit être, selon toutes probabilités, à peu près constant dans une population déterminée, à moins de sollicitations ponctuelles, l'actuelle révolution technologique des médias audio-visuels mise à part, laquelle bouleverse toutes les ancestrales habitudes sociales dans cet éventail. Le monde rural d'autrefois, n'ayant à sa disposition que peu d'occasions de distraction venues de l'extérieur, crée lui-même ses divertissements ; et les réjouissances qui ponctuent l'année, fêtes religieuses ou profanes au cérémonial traditionnel, créent, dans le continuum monotone du travail social, des relais utiles à la détente de ce petit monde un peu fermé en temps normal : Noël - Nouvel An, Carnaval, Les Brandons (ou Mi-Carême), Pâques, la fête du village, la Fête-Dieu, Saint-Martin, Saint-Nicolas pour les enfants, divisent l'année en séquences relativement courtes de travail sans distractions, hormis la longue période de l'été-automne, où la fenaison, les moissons, les regains, la récolte des patates, betteraves et autres légumes, requièrent par trop l'énergie du monde rural pour laisser place au temps d'une réjouissance publique.

De même, l'enfant d'autrefois, s'il jouit de moins de temps libre qu'aujourd'hui, a, selon toutes probabilités, un tempérament aussi ludique

¹ «Le Pays», «Le Démocrate», «Le Jura», au gré de la sensibilité politique propre à chacun.

que celui du présent. Ni la radio ni la télévision, ni les cassettes et autres magnétophones n'existent alors (qui à mon sens ont aujourd'hui pour effet d'anesthésier l'imagination enfantine); n'ayant donc à sa disposition aucun medium inducteur de divertissement, et fort peu de jouets, son imagination créatrice y supplée et son ingéniosité fabricante est, pour la satisfaction de ce besoin, bien plus sollicitée que présentement : contruire une fronde, des « clacla »¹, un « frondon »², un reclain, un trébuchet, un piège, une cage, une charrette, une luge, un cerceau, un moulin à eau, un sifflet, un pipeau, un instrument de musique à cordes, une « caisse à savon », un fouet, une paire d'échasses, des skis à partir de douves de tonneau,... tout cela est du domaine courant.

Ce qui manque le plus, c'est le matériel propre à ces fabrications car, dans un monde qui est loin d'être celui de l'abondance, les adultes sont « regardants »; le moindre bout de bois, de ficelle, la plus minable ferraille, sont récupérés. Les « ordures ménagères » n'existent pas alors, car tout se trouve recyclé : toute matière consommable est réservée au cochon, future victime des réjouissances de Saint-Martin; tout ce qui peut brûler sert à allumer ou alimenter le foyer de la cuisine ou du « poiye », le reste s'accumulant dans un recoin en vue des mille préparations ou transformations potentielles du ménage. Les vieilles boîtes de conserves elles-mêmes sont utilisées à ferrer le bout des sabots-souliers³, car le ballon de football, financièrement inaccessible; est remplacé par le premier caillou venu; seuls les patients, avec un morceau de journal et une vieille chambre à air de vélo, se sont fabriqué de bonnes balles à fort rebond.

Précisément, dans l'art de se procurer les matériaux de base pour la construction de ses jouets, le gamin d'autrefois, outre une adresse remarquable au chapardage dans le capharnaüm des réserves familiales (mais jamais chez autrui, ce qui aurait été considéré comme un vol), fait preuve d'une imagination inventive souvent débordante, riche de solutions aussi originales qu'inattendues.

C'est en ceci, à mon sens, que réside la différence la plus radicale d'avec les attitudes de l'enfance actuelle. Le galopin d'aujourd'hui est avant tout un spectateur, un être induit; celui d'autrefois était essentiellement un acteur, donc un autonome. Celui d'aujourd'hui ne devient acteur que par incitation, ce qui est d'ailleurs dangereux dans la mesure où le navrant et déplorable

¹ Sorte de claquettes, prises entre les doigts et qu'on fait se heurter en cadence.

² Il s'agit d'osselets de lapin tournant rapidement sur une ficelle en faisant entendre un fort bourdonnement.

³ Chaussures à tige de cuir et semelles de bois, bon marché et résistantes, chaudes en hiver. L'été, le galopin va pieds nus.

dévoiement du spectacle télévisonnaire fait du revolver l'instrument ou l'outil le plus commun de l'homme et le meurtre l'acte le plus ordinaire. Je n'en veux pour preuve que l'effarant sondage effectué dernièrement en Suède; il nous révèle que «40% des petits Suédois d'entre six et dix ans croient que leurs grands-parents meurent des suites de violences», selon une enquête réalisée sur les effets de la télévision et de la vidéo.

«Qui a tué grand-père»? demanderaient ainsi quatre enfants sur dix lorsque l'aïeul s'éteint...¹

Le travail d'imagination du gamin d'autrefois était intense (les végétatifs écartés, évidemment) qui sous-tendait sa fièvre de réalisation de l'objet projeté. Et c'est cette «créativité» (pour employer un néologisme très à la mode aujourd'hui dans la mesure où on ne sait plus l'exercer; l'enfant d'autrefois, comme Monsieur Prudhomme la prose, la pratiquait sans le savoir) qui engendre son besoin de liberté. Il n'est pas pressé de rentrer chez lui pour regarder telle ou telle «goldorackerie»; il lui faut au contraire du temps hors-foyer pour, seul ou plus communément aidé de ses petits copains, et dans quelque recoin-cache, construire le truc ou le machin projeté; qu'il n'ait pas le mot propre à sa disposition pour le désigner n'est qu'un obstacle négligeable. Sa liberté, de ce fait, le gosse d'alors la prend délibérément, hors de toute autorisation, et cela lui attire parfois un châtiment corporel qu'il subit sportivement, ce qui d'ailleurs n'atténue en rien le niveau sonore de ses braillements sous la férule paternelle. Il connaît bien le prix à payer pour ses temps de liberté pris sur les menues tâches ménagères qui lui incombent communément, et également en fonction de ces paramètres tensionnels que sont la durée et l'heure (rentrer trois heures après l'école ou après le repas, la nuit étant circonstance aggravante, c'est la fessée assurée), le lieu, les circonstances particulières, généralement bien établies pour chaque famille considérée (rentrer avec un pantalon troué, ce qui personnellement m'arrivait hélas trop souvent, assurait une réception «au ceinturon militaire» à haute poussée de décibels); il est évident que, cette liberté si attrayante, c'est délibérément qu'il en prend le risque.

LE TRAVAIL DES ENFANTS

Ceux-ci ne songent pas pour autant à se présenter comme des victimes de la société adulte et aucun intellectuel de gauche en mal de cause à défendre ou de scandale à démasquer n'est là pour la manipulibérer; toute société a ses

¹Article du journal *L'Est Républicain* du mercredi 24 novembre 1982: «T.V.: Michèle Cotta aux «desharmonies»

pesanteurs et ses envols, voilà tout ! Cette pesanteur est-elle d'ailleurs si insupportable ? Voyons-la !

Le travail des enfants, complémentaire de celui des adultes, accapare une portion assez considérable des vacances et du temps pré- ou post-scolaire. Mais l'enfant l'assaisonne toujours d'une part de jeu, variable selon le tempérament et les circonstances, que l'adulte ne réprime — mollement — que s'il perturbe gravement le déroulement « normal » des choses.

— Va-t-il en courses (dites commissions) à l'épicerie, la boulangerie, la laiterie ? Il y rencontrera ses petits camarades et engagera sur la route une courte partie de billes, un ou deux tours de cachette, une mini-partie de foot-ball. Si, sur le chemin du retour de la boulangerie, il s'est attardé à manger le « craut-tat » (excroissance dorée diaboliquement appétissante de la miche de naguère), il n'aura droit qu'à une réprimande maternelle ; mais s'il a renversé le bidon de lait ou laissé tomber le kilo de sucre dans la boue de la route, la paire de claques est à l'horizon.

— Se met-elle — car les filles sont incluses, au même titre que les garçons, dans cette quête de l'intégration sociale — à « relaver » ? Subrepticement, elle va un peu arroser le frère qui peine au coin de la table sur le livret ou sur ces damnées conjugaisons ; et elle s'étonnera, avec l'air le plus naturel du monde, d'une maladresse tout à fait involontaire, qu'elle n'a pas fait « esqueprès », contrairement à ce que prétend ledit frère ; maman, d'un mot sec, remet les choses en place.

— Assise dans le « poiye »¹, à côté de ce même frère, qui peine toujours sur les mêmes obstacles que l'école glisse sournoisement entre ses petites méninges, alors qu'elle tricote le chandail du prochain hiver, à peine libérée une de ses grosses aiguilles à laine, elle en piquera les côtes ou les cuisses (oh ! pas jusqu'au sang ; on n'est pas sadique à cette époque) de son commensal et invoquera, toujours avec le même naturel, une maladresse lors du réengagement de l'aiguille dans l'ouvrage, comme réponse au plaignant qui, grincheux, réclame l'arbitrage maternel.

— Doit-il porter le bois de chauffage du grenier à la cuisine et au « poiye » ? Il en profitera pour fouiller le bric-à-brac empilé dans un recoin du grenier par des décennies de strictes économies familiales d'hétéroclismes ; il se vêtira à l'ancienne pour singer grand-maman, dénichera une vieille revue à feuilleter, découvrira un vieux masque de carnaval à se coller sur la figure pour faire rire les petits frère et sœur, tous amusements qu'un rappel à l'ordre paternel fera cesser pour un temps au profit des paniers de bois descendus.

— Doit-il bêcher une plate-bande de jardin ? Il s'arrêtera à tout bout de champ (quel euphémisme approprié !) pour observer un insecte, poursuivre

¹ Salle de séjour ; pièce où l'on a l'habitude de se tenir en famille.

une courtilière ou une souris, guetter le pinson du secteur ou taquiner le grand frère, d'une motte de terre adroitement expédiée dans ses jambes avec l'air innocent de rigueur.

— Est-il obligé de nettoyer l'étable (ou la remise aux chèvres chez les plus pauvres)? Il trouvera le temps d'engager, au fond, sur la paille à litière, une courte lutte avec le petit copain ou le frère; voire, s'il est coquin, d'y coincer la petite mouflette des voisins qui, déjà fine mouche, est entrée d'un air fausement indifférent, l'embrasser sous faible résistance ou consentement réservé, le tout avec des rires feutrés pour ne pas éveiller l'attention de papa, occupé dans la grange à préparer le fourrage.

— A-t-il reçu pour tâche d'extirper les mauvaises herbes de la cour? Il s'intéressera à faire une lente et minutieuse sélection de celles que préfèrent ses lapins.

— Y a-t-il grand nettoyage de printemps ou d'automne dans le ménage? Il s'essouflera à «faire le stanz»¹ sur les matelas mis à l'air et au soleil; le «tape-tapis» sera souvent dévié de sa trajectoire normale pour atterrir non sur le traversin mais sur les fesses de la sœur; il fouillera tous les recoins des pièces à la recherche d'on ne sait quelle aubaine, fruit d'un oubli parental (à cette époque, la découverte d'un franc qui a roulé sous un meuble bas et qui y a été oublié, c'est les trésors de Golconde).

— Le balayage des cours est l'occasion pour le petit farceur de jouer de bien vilains tours à certains passants, avec l'air de la plus parfaite candeur; car tenu et manié d'une certaine façon, un balai d'écurie «tysse»², c'est-à-dire qu'il projette la quantité de particules de crottin ou de boue qu'on veut bien expédier dans une direction déterminée.

— L'a-t-on astreint à cueillir des fleurs? (Nos grand-mères, herboristes convaincues et confirmées, connaissent les vertus des camomilles, du tilleul, des queues de cerises, de l'armoise, du sureau, du bouillon blanc, de la marjolaine, des «graipe-tiu»³, et j'en oublie.) De délicieuses escapades dans la campagne environnante lui sont ouvertes. Ou alors doit-il accompagner maman aux mûres, aux framboises? Il va d'abord, subrepticement, s'en remplir l'estomac, puis jouera à pousser sa grande sœur dans le roncier le plus épais, dont il la sortira avec sollicitude une minute après, histoire de tuer le temps; il saura se cacher dans les framboisiers pour échapper partiellement à la corvée; son imagination en éveil lui sera toujours fertile en recours. S'il s'agit de la cueillette des fruits, les plus pourris lui donnent l'occasion d'exercer son adresse sur la première victime venue, animal ou camarade... hormis les parents toutefois, car alors le prix à payer risquerait d'être lourd.

¹ Faire le saut périlleux.

² Gicler, éclabousser.

³ Cynorrhodon, fruit de l'églantier.

Il y a même des travaux qu'il fait avec un plaisir évident. Accompagner ou rejoindre les bûcherons au bois, en hiver, pour confectionner, avec les plus menues branches des arbres abattus, des fagots qui lui sont payés par les hommes, à très bas prix certes, mais payés quand même. Et c'est à lui qu'incombe la tâche d'entretenir le feu, tandis que résonnent les cognées puissamment maniées par les gros bras ou que le chuintement mat et un peu sourd du «passe-poitchot»¹ rythme les minutes qui précèdent la chute des grands hêtres ou des vieux chênes, dans un craquement puissant de tornade, ou celle des sapins, moins puissante, plus feulante. En plus il y fait de succulents repas, pas du tout comme chez lui : du lard «en rue d'melin»² grillé à la flamme, des saucisses et des patates passées à la braise ; même le pain, promené légèrement sur les flammes, est meilleur que celui de la table familiale : des régals que tout ça !

A l'époque de la vaine pâture (octobre-novembre), devenu berger, de vaches généralement gloutonnes, très occupées à paître, donc peu enclines à la fugue, et qu'il ne faut éloigner que des emblavures ou des derniers rectangles de betteraves, de choux ou de navets, il s'occupera, avec les petits copains du secteur, à mille activités plus passionnantes les unes que les autres. Il y a d'abord — économie oblige — la confection puis la surveillance des trous d'«environ»³ pour la capture des souris des champs, activité également payante : le taupier communal donne deux francs — quelle fortune — à tout enfant qui lui apporte sa boîte à allumettes contenant un cent de queues de souris (l'extrémité seulement). Si l'enfant l'a plusieurs fois méticuleusement compté, ledit taupier affirme cependant qu'il va vérifier plus tard, ce qu'il n'a probablement jamais fait ; pour l'un comme pour l'autre, toute idée de tricherie est hors de compte : ça ne se fait pas.

Et puis on fait des feux, on y cuit des pommes de terre sous la braise, on y fabrique du caramel : une vieille casserole sur feu vif, le lait de la vache la plus pacifique, c'est-à-dire celle qui consent à une mini-traite clandestine par un petit apprenti, et tout le sucre chipé à maman (il y a en fait plusieurs lésées), le tout remué jusqu'à épaississement convenable. C'est la seule chose que, cancre quasi congénital et absolument incurable en cuisine, j'aie jamais su faire : jugez de la luminosité de ce souvenir et de ma jubilation un peu nostalgique à ce rappel !

On y joue beaucoup :

— A la chasse où l'on fouille les haies ou les taillis pour débusquer le lièvre qu'on «tire» avec un bâton promu au grade de fusil pour l'occasion, au mieux avec un arc de coudrier pas meurtrier pour un sou ; pour dénicher le

¹ Passe-partout.

² En roue de moulin.

³ Sorte de tanière permettant d'aménager des mini-puits à souris.

le hérisson déjà frileusement pelotonné; pour lever le ramier ou le geai, voire le faisan, le chevreuil. Heureux temps où chaque animal vu «en premier» est compté comme trophée sans qu'il lui en coûte un poil ou une plume!

— Au jeu du «Yahhh», un peu cruel pour celui qui manque de souffle. Il se joue à trois et le tour est tiré à la courte paille. Ça consiste, avec un couteau, à découper et décoller la plus large surface herbeuse possible, tant qu'on peut expirer en prononçant audiblement «yahhh», sans reprendre haleine. Celui dont la surface dégazonnée est la plus faible doit, à quatre pattes et toute la terre découpée sur le dos, faire le tour de l'aire de jeu; et il sera bombardé de toutes les mottes qu'il laissera choir.

— Au «quinet», sorte d'ancêtre du golf, comme leur «balle frappée», s'ils se retrouvent en groupe nombreux, est l'ancêtre du base-ball américain. Ça consiste, si la terre est bien sèche, ou alors s'il se trouve là un chemin vicinal, à frapper une sorte de palet arrondi sur un de ses bords, de façon à ce qu'il vole le plus loin possible, ce qui couronne le meilleur frappeur.

— A la «gigaule» si l'un des polissons a déniché quelque vieille boîte de conserve dans une haie. C'est un peu le hockey de l'époque; chaque joueur, équipé d'un solide gourdin, occupe un trou dans la terre en forme d'entonnoir et doit le défendre contre celui qui pousse devant lui la boîte de conserve comme un palet de hockey. Mais en sortant obligatoirement son gourdin de son trou pour frapper la boîte et l'éloigner, il risque de se faire prendre son poste, soit par le «chasseur» de trou, soit par le petit farceur qui se trouve derrière lui et profite de ce qu'il «schoute» la boîte pour s'installer dans son entonnoir. La maladresse, dans ce jeu, occasionne de sérieux coups de gourdin... mais Dieu qu'on rit!

— A la cachette s'il se trouve quelque bosquet à proximité.

— A la guerre si, à la limite du village, on aperçoit les galopins de l'agglomération voisine se préparer au combat. Certes, on n'a pas lu, comme les gosses d'aujourd'hui, «La Guerre des boutons»; mais, au contraire de ces actuels mini-stratèges de Café du Commerce, nous, nous sommes d'authentiques combattants... sans perdre nos boutons, mais en récoltant force horions qu'on cache soigneusement à papa-maman.

— A la «giclette», si quelque flaque ou mare se présente à nos pieds nus; comme de toute façon on rentre crottés...!

— Et tout ce programme ne constitue qu'un court aperçu des distractions propres au «champ les vaches».

Mais on y devient aussi coquin:

— On y fume la «veillie»¹ dont l'âcre fumée fait tousser à perdre haleine... mais qu'on prétend être délicieuse, puisque défendue.

¹ Tige de clématite.

— Si quelque fille du village s'est muée, obligée ou volontaire, en bergère, on joue au mariage et l'on pousse l'«exploration» des formes nubiles en curieux passionné sinon averti.

— Si un audacieux a chipé un peu de «goutte» à papa, on s'essaie à en boire une «goulée». Cette affreuse boisson (pour cet âge, rassurez-vous!) vous tord la gorge à vous faire étouffer, mais — toujours l'attrait du fruit défendu — on s'efforce de bien supporter pour faire bonne figure la prochaine fois, car le coefficient de virilité est alors tacitement en jeu.

LES MODALITÉS PSYCHIQUES DU JEU

Concluons! La comparaison des activités ludiques d'avec celles d'aujourd'hui conduit, me semble-t-il, aux constatations suivantes:

— Dans les jeux collectifs, l'enfant de naguère, moins sollicité par le cycle de la mode, qu'il connaît peu, pratique de manière traditionnelle, en imitant ses aînés: «juca» ou «jica», cachette, batailles rangées en forêt, construction de cabanes, de perchoirs, en forêt également, colin-maillard sur les margelles des bassins de fontaine (avec bain inévitable à la clef et rentrée au bercail piteuse et humide, ce qui se paie d'un «au lit, sans souper»), dairri, maraude, gigaule, football un peu plus tard, etc.

— Le tempérament taquin, sur le dos de quelques adultes, têtes de Turc désignées par la rumeur juvénile, sur les autres gamins plus jeunes, sur les filles en particulier, s'exerce probablement de façon moins spontanée qu'aujourd'hui. Une farce d'alors est une véritable opération, montée avec minutie et réglée par avance dans ses menus détails: voir la farce classique de la betterave évidée, l'opération de la chasse au «dairri», le démontage des chars, etc.

— La curiosité relative aux choses de la nature, parce que la familiarité avec celle-ci est plus manifeste, exerce une fascination bien plus marquée qu'aujourd'hui. Pies, corbeaux, tourterelles, chardonnerets et moineaux s'élèvent couramment; les oiseaux sont distingués par leur chant, leur plumage, mais aussi par l'architecture et l'emplacement de leur nid; chacun sait faire, au moyen d'une tige de graminée, sortir un grillon de son trou au sol; les poches des enfants se muent souvent en curieuses ménageries: insectes, grenouilles et autres batraciens, orvets et musaraignes y sont placés «en attendant» le moment où on pourra s'en amuser; les animaux d'élevage mineur, lapins, cochons d'Inde, voire poules et pintades, sont souvent, sur décision du père, placés sous la responsabilité de l'enfant.

— La vie extérieure au foyer, c'est-à-dire dehors, est mieux marquée. Le gamin est peu pressé de rentrer chez soi après l'école, sollicité qu'il est par

toutes les curiosités ambiantes et sachant que, au foyer, c'est le travail qui l'attend (alors qu'aujourd'hui, c'est la distraction télévisonnaire). Il faut souvent que ce soit la promesse de la râclée paternelle et la crainte relative qu'il en conçoit qui force le gosse à avoir des heures de rentrée « normales ». Mais par ailleurs, le groupe des copains ne le modèle pas ; il y garde sa personnalité, est un participant plus qu'un suiveur ou un imitateur ; le groupe, plus démocratique que l'actuel, n'a pas de leader attitré ; chacun y pèse à tour de rôle de son poids réel, en relation avec sa « spécialité » propre, c'est-à-dire sa capacité particulière dans telle ou telle activité.

— L'imitation des modèles adultes n'est traversée d'aucune médiation, spectaculaire ou littéraire (tout au plus l'histoire enseignée à l'école nous fait-elle de temps à autre Romains ou Helvètes dans nos pugilats collectifs) ; jouer à la dame ou à la maman pour les filles, au cheval et son cavalier ou conducteur pour les garçons, voire au soldat ou à l'aviateur ; au mariage, au baptême, dès que, fortuitement, les enfants des deux sexes sont réunis, est chose journalière pour le galopin d'alors.

— Tous les jeux, quelle que soit leur nature, ont un caractère saisonnier marqué ; chaque retour de saison provoque le retour correspondant du jeu qui lui est spécifique. Il y a le temps de la luge, de décembre à février ; celui du feu des « faiyes », en février-mars, où l'on va ramasser les branches pour le grand feu et où l'on confectionne sa « faiye » ; celui des herbes à mâcher, en avril-mai, où le « coucou »¹, l'oseille sauvage, le « bairbe-boc »² sont mâchouillés à longueur de promenade, où l'on joue de méchants tours aux naïfs en les faisant croquer telle tige de plante qui provoque dans la bouche une « gueule de bois » très désagréable et persistante, ou alors en leur faisant croire que le lait jaunâtre de l'herbe à verrues³ est sucré alors qu'il est d'une âcreté réulsive qu'on n'éprouve pas immédiatement ; celui des billes, dès avril et qui s'éteint au début de l'été pour reprendre en automne ; celui des fleurs, que l'on va cueillir pour la Fête-Dieu, mais qui déclenche la manie des bouquets ; celui de la maraude, qui est le temps des cerises ; celui des cueillettes, des baies, des champignons, des fruits, en automne ; les mille jeux du « champ les vaches » ; celui des feuilles mortes au bois, si l'été de la Saint-Martin consent à paraître : il faudrait un Hésiode des enfants pour montrer combien les « travaux et les jours » rythment cette initiation à la vie rurale.

Mais la principale observation qui résulte de la comparaison de l'autrefois avec l'actuel, et nous insistons sur cet aspect des choses parce qu'il nous semble fondamental, c'est que le jeu de naguère était constamment traversé, forti-

¹ Oxalis.

² Salsifis des prés.

³ Chélidoine.

fié et amplifié par une authentique «frénésie fabricante» qui était d'autant plus stimulée que la difficulté à se procurer la «matière première» était plus grande, ce qui en faisait plus, de fait, une activité préparatoire à la vie qu'un pur divertissement sans visée projective.

En effet, le gamin d'aujourd'hui, s'il lui manque quelque pièce pour réaliser tel ou tel appareillage que lui a suggéré son imagination, songe spontanément au commerce dans lequel il pourra se procurer l'objet approprié. Pour celui d'autrefois, il n'existait aucune boutique spécialisée, aucun barbare «Do it yourself» pour satisfaire sa quête du «machin» convenable. Son imagination devait donc suppléer l'absence d'offre et il ne pouvait compter que sur ses propres solutions et sur ce que le milieu pouvait lui fournir. Mieux ! C'est, la plupart du temps, par un véritable détournement de destination de l'objet en cause qu'il réussissait ses mises au point : c'est son ingéniosité qui fournissait à l'objet idoine un substitut adéquat.

De plus, cet obstacle se compliquait de l'obligation presque constante d'œuvrer dans une semi-clandestinité, ce qui en accroissait la difficulté. Si les parents d'aujourd'hui laissent leurs enfants occuper quasi librement l'espace familial dans leurs activités, ceux d'autrefois, économes et pratiques par nécessité, jugeaient toujours qu'il y avait mieux à faire pour le gamin que de «traficoter» dans quelque recoin de la maison, à la réalisation d'on ne sait quelle «breuillerie»¹.

Nous reviendrons à propos des «grands» sur quelques aspects de cette «fonction fabricante», car c'est à ce niveau que cette faculté va susciter les trouvailles les plus originales et attiser le tempérament facétieux du gavroche de naguère.

LA FRONDE

Dans ses rapports avec l'adulte et les autorités, le galopin des «Moyens» va également montrer, par une attitude frondeuse de plus en plus assurée, la consolidation progressivement éprouvée de son autonomie.

En classe, dans les bancs à deux places d'alors, les tablettes inclinées sur lesquelles on travaille peuvent être levées et découvrent ainsi une sorte de coffre où l'élève est censé ranger ses manuels, ses cahiers, ses plumes et crayons, enfin tout ce qui sert à l'activité scolaire. Cette tablette articulée, providence des petits vauriens, leur offre deux opportunités très vite appréciées : levée et maintenue en position verticale par la tête, elle fait écran entre l'instituteur et l'élève et permet à ce dernier, par exemple, de croquer hâtivement une

¹ Saloperie, saleté ; le mot désigne souvent une chose inutile ou gênante.

barre de chocolat à la barbe du maître qui le défend pourtant impérativement en dehors des récréations, d'indiquer à son voisin la solution d'un problème sur lequel celui-ci peine, de lui montrer sa dernière trouvaille ou l'objet de son troc le plus récent; d'autre part, rabattue, elle couvre de sa scolaire opacité un «trésor» clandestin qui, découvert par le maître, vaudrait à son propriétaire une punition exemplaire; mais ce maître a-t-il le temps ou l'envie d'effectuer ces fouilles approfondies? Improbable!

On y découvre à peu près tout ce qui est défendu dans le périmètre de l'école: couteau, pétards, poil à gratter tiré des «graipe-tiu», jouets divers, friandises, billes, ficelles, cailloux et bouts de bois divers, images pieuses et moins pieuses, objets hétéroclites, message à la belle de ses pensées ou au complice, dans une orthographe de la plus haute fantaisie, insectes et bestioles, toutes choses avec lesquelles, le plus souvent possible, mais sans aller jusqu'à éveiller l'attention de l'instituteur — affaire de dosage — le galopin tente de s'amuser ou de «travailler».

Les interdictions, aussi péremptoirement répétées qu'elles soient, ne troublent plus guère le polisson — et la polissonne y montre autant d'assurance que son congénère masculin — et n'empêchent pas l'accumulation des objets défendus, leur exposition aux yeux admiratifs des copains, en cachette du maître, ni les franches parties de rire à l'abri des tablettes relevées; la fronde, certes non dénuée de crainte, mais dont l'effet est de moins en moins dissuasif, exerce ses attrait dans une assurance accrue, de telle sorte qu'elle participe à la quête d'autonomie du gamin.

Même l'église, en dépit de son caractère sacré et du respect dont l'entourent les adultes, n'est pas à l'abri de cette fronde. Dans les années à hannelons, la farce la plus classique consiste à attacher ces insectes par une patte à un bout de fil noir chipé à maman, alors que son autre extrémité est fixée à un banc d'église par une punaise adroitement et subrepticement fichée sous l'accoudoir. Durant la prière du soir (c'est le mois de Marie et les galopins sont tenus d'assister à la prière), les hannelons, dont la nuit tombante stimule l'activité, s'envolent et, retenus par la patte, tournent en rond en faisant entendre un bourdonnement qui met l'officiant sur les dents et fait culminer l'indignation des saintes femmes que l'irrévérence juvénile ose dès cet âge nommer punaises de sacristie. L'enquête du curé, assisté du sacristain qui sacre vertement en recherchant les sacrilèges bestioles, n'aboutit jamais aux coupables, qui savent déjà prendre l'air innocent le plus angélique, ayant eu d'ailleurs la précaution de ne pas placer de hannelons dans le banc où ils se tiennent.

Leurs émules, les grands de la «Supérieure», donnent l'exemple de l'audace en faisant pire. La vieille tour et le grenier de cette même église sont, pour les rapaces nocturnes, chouettes et effraies, un refuge électif et un lieu de



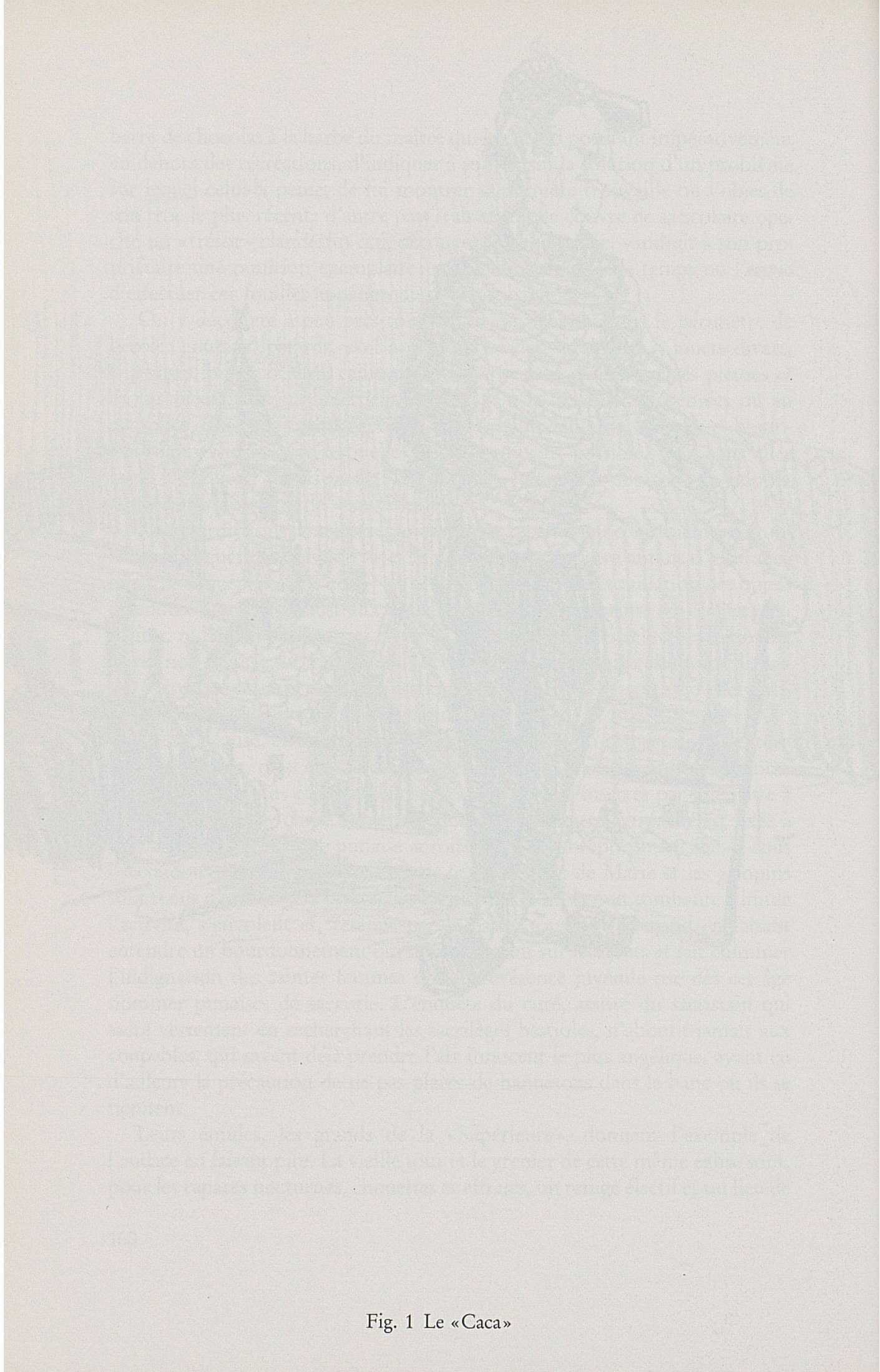


Fig. 1 Le «Caca»



Fig. 2 Le coq de l'église





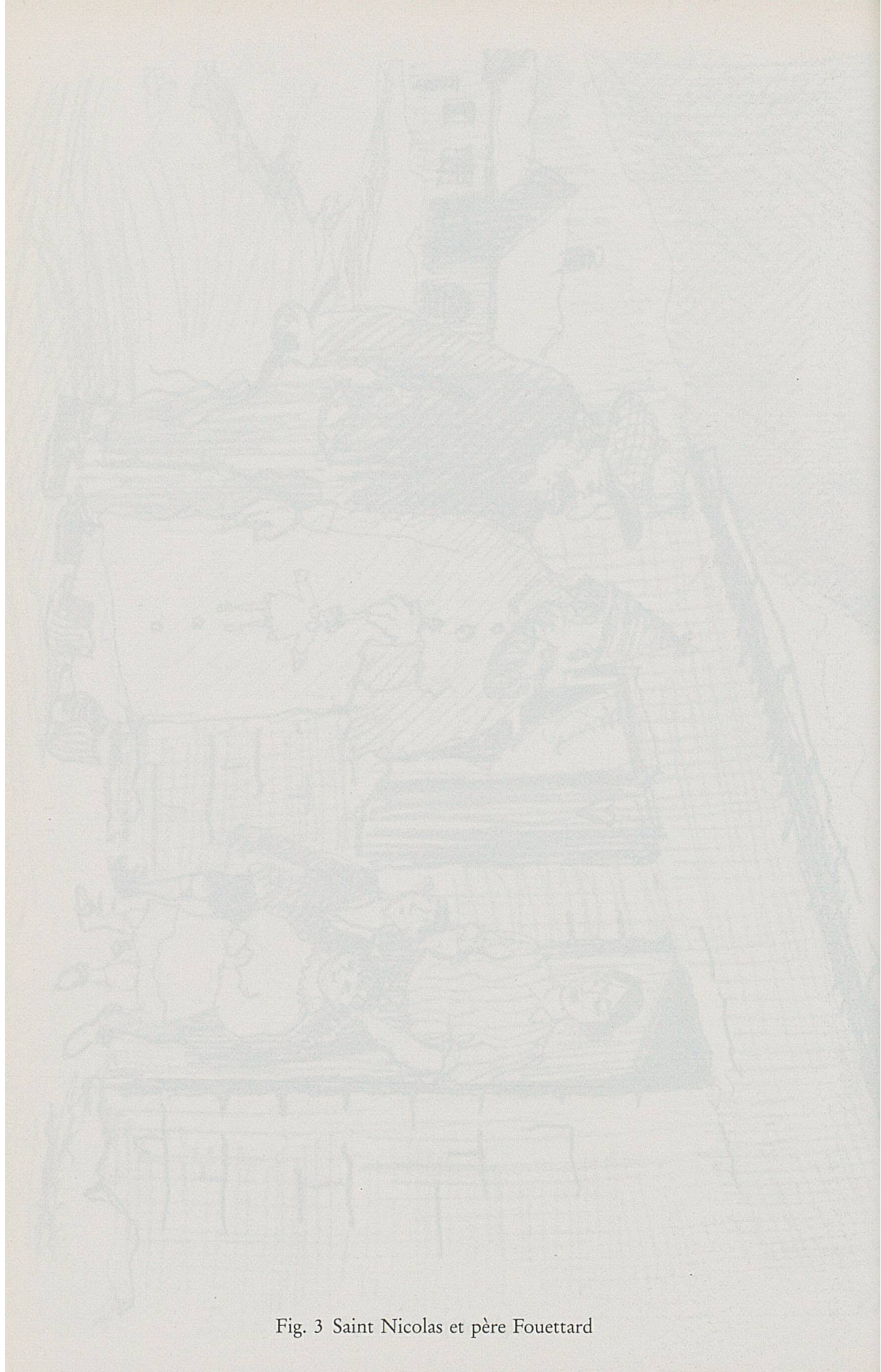


Fig. 3 Saint Nicolas et père Fouettard



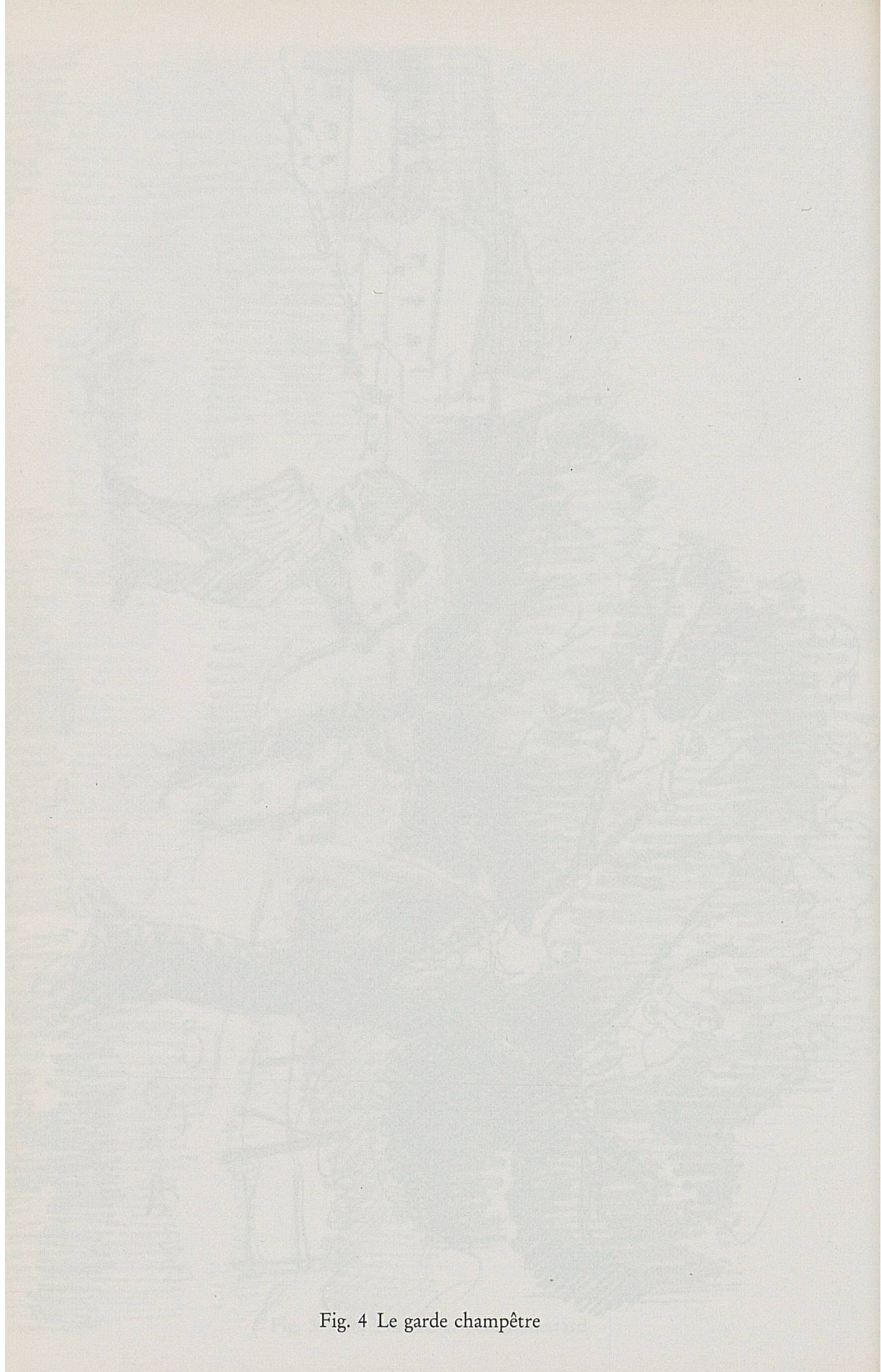


Fig. 4 Le garde champêtre

nichage. Le fin du fin, pour les plus délurés des garnements, consiste à capturer un de ces oiseaux, à le ficeler sans brutalité tout en évitant les coups de bec ou de serres, à le transporter par avance sous un banc, tout cela dans un silence de Sioux sur le sentier de la guerre; en cette matière, nos polissons sont passés maîtres et repèrent plus aisément la présence méfiante du sacristain qu'un bon limier sa future proie. Le moment venu, de préférence au milieu de la prière, d'un adroit coup de couteau dans la ficelle, la grosse chouette est libérée et s'élance à grands coups d'ailes dans l'espace sacré, pour la distraction la plus inattendue des enfants de Marie qui pouffent de rire, et l'indignation renouvelée des pieuses «vieilles jupes» qui n'en regardent pas moins évoluer la chouette au plus près du plafond, à la recherche d'une ouverture vers la nuit. Comment, dans ces conditions, maintenir dans sa nécessaire dévotion l'assemblée des fidèles? Le vieux curé s'arrache les cheveux, tandis que le sacristain profère tout bas d'horribles jurons en se promettant, fort peu chrétiennement, d'étrangler les fautifs, ces «crevures»¹ qu'il ne découvrira d'ailleurs jamais, même si ses doutes vont dans la bonne direction.

Mais cette fronde des autorités intellectuelle et spirituelle du village se mue bien vite en licence, en persiflage, en raillerie ouverte, sans artifice, sans dissimulation, dès lors qu'elle s'exerce contre une autorité dénuée des prestiges de l'esprit.

Si le gendarme, symbole de la force publique, de l'autorité répressive, est, dans toute la mesure du possible, évité par le galopin, qui craint obscurément le pouvoir de ce personnage armé, qui apparaît vêtu de noir sur fond spectral de cachot, avec une casquette trop rigide anguleuse pour que le personnage qu'elle couvre soit souple, en revanche, ledit galopin prend un malin plaisir à provoquer, outre le sacristain, vieux cerbère grommelant des lieux saints, les trois autres gardiens des aires villageoises: celui des vergers et des champs, celui des bois, celui du repos nocturne, c'est-à-dire le garde champêtre, le garde forestier et le guet de nuit. Ces quatre pauvres paroissiens, les mal lotis de la hiérarchie rurale, ne disposent ni de l'auréole du pouvoir spirituel, ni de l'autorité que confère le travail intellectuel, ni du pouvoir de mettre les autres à l'ombre, ce qui leur enlève la plus grosse part des séductions ou de la puissance qui s'attache à l'autorité en tant que telle.

Les voilà donc prédestinés à subir les provocations et les sarcasmes de plus en plus effrontés de ces petits rustiques débridés devenus canailles parce que la crainte a presque complètement disparu. Il dépend bien entendu de la personne même que ce jeu reste dans les limites de l'acceptable ou du supportable, ou aille jusqu'aux excès de l'insolence, car le galopin n'a pas acquis encore le sens de la mesure et des limites du jeu social.

¹ Sale gamin, petit vaurien.

Le garde champêtre du village, brave homme au demeurant, est bien mal cuirassé pour imposer son autorité à la troupe des gavroches du village; ventru, il ne saurait courir sans s'essouffler rapidement; manchot, son habileté à saisir les morveux au collet est considérablement réduite, d'autant que la canne dont il s'aide pour marcher occupe la seule main qui lui reste; vite fatigué par la poursuite des petits farceurs, il se réfugie coutumièrement au bistrot pour y noyer ses échecs «dains lai gotte»¹, laissant ainsi le champ libre aux maraudeurs qui auraient éventuellement envie de croquer des cerises en toute tranquillité.

S'il lui arrive de coincer un groupe de polissons, à la nuit tombée, dans un cerisier (et ces derniers choisissent à dessein un vieil arbre proche de la forêt, on verra pourquoi), il se garde de les guetter au pied du tronc, car les galopins lui ont déjà plusieurs fois joué le très vilain tour dont voici le scénario.

La troupe de maraudeurs, qui s'est préalablement constituée et concertée au sortir de l'école et s'est donné pour chef un grand de la «Supérieure», se réunit à la tombée de la nuit et se dirige alors vers le lieu choisi pour la rapine, généralement «Sur le Mont». Elle s'arrange en chemin pour «amorcer» le garde, c'est-à-dire éveiller sa méfiance à propos de l'équipée. Une fois mis en condition, il est clair que ce dernier va saisir sa canne et suivre au plus vite les petits vauriens. Ceux-ci montent dans le grand cerisier aux longues branches basses qui a été choisi comme base d'opérations, picorent quelques cerises pour la forme, et échangent vestes et chandails, casquettes et bonnets pour n'être pas reconnus à la silhouette. Notons pour l'information du lecteur qu'il arrive souvent que le propre fils du propriétaire du cerisier soit dans la troupe, comme il arrive souvent aussi que le rejeton même du garde soit parmi les malandrins.

Dès que le garde est sur place, il s'adresse invariablement dans cette forme à la bande, tout en faisant tournoyer sa canne en de redoutables moulinets qui heureusement n'ont jamais atteint leur but :

«Bande de p'tets mistons, vos v'lai deschendre!»²

Passons pudiquement sur le torrent d'injures et de grossièretés qui répond à l'injonction et qu'érucent dix petits gosiers plus criards l'un que l'autre. Je ne pense pas qu'il soit utile, pour l'édification morale des générations futures, de reproduire par le menu le contenu invectif de cet échange. Ces garçons pensent, sincèrement il va de soi, que leur virilité et leur courage sont directement proportionnels à la grossièreté ou à l'énormité des injures qu'ils profèrent; c'est d'autant plus excusable à cet âge que bien des adultes, en certaines circonstances, au volant particulièrement, en sont restés à ce niveau réactif.

¹ Dans la goutte; alcool bon marché servi au café.

² Bande de petits vauriens, vous allez descendre!

Mais le garde reste passablement à distance de la zone couverte par l'arbre occupé, car la conduite des malandrins lui est déjà connue. En effet, chacun à son tour, et plus généralement deux par deux — ils n'ont pas attendu d'être pompiers pour connaître l'efficacité des jets croisés — sur ordre du chef, les vauriens extirpent leur « bizole »¹ de leur culotte et se mettent consciencieusement en devoir de compisser, d'un jet dru et étonnamment bien ajusté (ce dont ils ne sont pas peu fiers), le brave représentant de l'ordre, si toutefois il commettait l'imprudence de trop s'approcher. Le kirsch du village, à considérer sa réputation, semble n'avoir jamais souffert de ces pluies artificielles et irrévérencieuses.

Et puis, car tout a une fin, à un signe convenu du chef, tous les gamins perchés sur les basses branches se laissent tomber au sol ; c'est alors la fuite éperdue vers la forêt. Le pauvre garde bedonnant ne peut, de toute la force de ses vieilles jambes, suivre les galopins. Dépit, il rentre au village en maugréant ou en pestant « tout fort » si, d'un jet plus puissant et pertinent que de coutume, l'un des morveux l'a atteint dans son intégrité épidermique et vestimentaire, donc dans sa dignité hiérarchique. Bien sûr, les petits voyous le suivent de rue en rue, de maison en maison, et ils continuent, en étouffant leurs rires, à lui adresser des épithètes malsonnantes en contrefaisant leur voix comme auparavant. Le pauvre garde, dépassé par les événements, ne réagit plus et se précipite au bistrot. Allez prétendre après cela que la consolante « roqueille »² est un vice condamnable ! On dit même que, s'il en abuse, les garnements les plus libres l'attendent à l'heure de la fermeture pour lui jouer, alors qu'il est un peu gris, voire plus sombre, de bien vilains tours ; c'est une chose que je n'ai ni faite ni vérifiée. Absolution pour nous tous... au bénéfice du doute !

Et si, par hasard, le lendemain, le garde croit reconnaître en tel polisson l'un des arroseurs du soir précédent, ce dernier, surtout s'il en était effectivement, nie la chose avec une telle assurance que le pauvre homme, ébranlé dans ses certitudes, finit par abandonner les poursuites.

C'est une autre paire de manches avec le garde forestier. Si le goût de la fronde est aussi vif à son égard qu'à celui des autres autorités, il faut, avec ce dernier, prendre de sérieuses précautions. Car cet homme est jeune, vigoureux, a l'œil vif, fureteur, et le pas rapide ; facilement exaspéré, le verbe haut, la menace prompte, et vite porté au superlatif, c'est une « figure ». Sa méfiance envers les galopins est toujours en éveil ; il est donc facile à aiguillonner, mais il est moins aisé à tromper.

Dès qu'il a repéré un groupe de gamins dans quelque coin de forêt (et il semble souvent doué d'ubiquité), il se doute que, bien plus que de jouer, il

¹ Désignation ancienne de zizi.

² Alcoool à bon marché, titrant environ 36 degrés, vendu dans les cafés.

doit y perpétrer quelque mauvaise action, au sens forestier du terme. Ce n'est pas qu'il se préoccupe exagérément des incisions faites au couteau dans l'écorce des hêtres — les galopins ne sont pas encore à l'âge du cœur percé d'une flèche adossé à dextre et à senestre de deux groupes d'initiales — mais il craint toujours les allumettes, donc les incendies de taillis, les constructions de cabanes, donc le massacre du sous-bois, ou simplement le vandalisme gratuit, cependant rare chez des villageois dont la relation à la nature est très étroite.

Les galopins le craignent et préfèrent ne pas engager la provocation s'il n'est pas, à portée de leur course, quelque épais refuge, buissonnage, plantation de petits sapins, où ils excellent à se couler comme des fouines, ou d'arbres groupés à la frondaison épaisse qu'ils escaladent comme des chats, pour ensuite sauter de l'un à l'autre afin d'égarer le poursuivant.

Le jeu le plus pratiqué consiste à lui « crier des noms »¹, c'est-à-dire surtout à l'appeler par son sobriquet (chose courante et autorisée chez un adulte mais jugée injurieuse de la part d'un malandrin de douze ans) et à le pimenter de mots malsonnants, tout en se déplaçant dans l'épaisseur de la frondaison pour égarer ses recherches. L'exploit majeur, c'est de réussir à grimper dans un groupe de sapins, l'attirer là pour ensuite le « bombarder » à coup de pives, en silence, sans qu'il puisse déterminer d'où partent les projectiles : ceux qui ont réussi le coup sont des chefs, des vrais !

Mais la fin de l'aventure est toujours délicate à « négocier », car il faut rentrer et cet homme, habile au camouflage, attend ses polissons avec patience, comme le chasseur son gibier. De crainte, souvent, on attend la nuit, ce qui pose un autre problème, celui de l'accueil familial fait à une rentrée tardive : pauvre galopin, que de dilemmes dans sa quête existentielle (soyons modestes : ni cornéliens, ni pascaliens — enfantins et... très pragmatiques !). Si, par un malheureux hasard, il se fait piéger à la sortie du hallier, il se fera tirer les oreilles, subira la furieuse mercuriale du garde et, comme est brandie la menace du rapport circonstancié aux parents, qui provoquerait immanquablement une seconde correction, il doit subir le tout dans un silence gêné et une feinte humilité destinée à apaiser le courroux légitime du hiérarque municipal. Il ne lui reste plus, tête basse, qu'à rejoindre le logis. Battu, oui ! Content, non ! « Attends la prochaine fois, crevure ! » profère-t-il tout bas en séchant de sa manche quelque maigre larme de rage : petite tête de bois n'a pas la reddition facile... ni la contrition sincère !

Quant au guet de nuit, le galopin n'a pratiquement pas de contacts avec lui pour la simple raison que, très jeune encore, l'escapade nocturne lui est

¹ Injurier une personne à partir de ses défauts supposés, en l'affublant de surnoms dépréciatifs.

exceptionnelle, à moins qu'il ne dispose d'un filon pour sortir de nuit sans éveiller l'attention parentale. Mais, comme de toutes façons, à cet âge, il dort encore beaucoup et profondément, bien des fois, alors qu'il a projeté de sortir avec les copains, qui se chargent de l'avertir par un discret sifflement (il s'est préalablement mis au lit, comme de coutume, pour donner le change à maman), le sommeil profond le prend par surprise et le tiendra jusqu'au matin, en dépit des sifflets impatients et inutiles adressés au lâcheur : adieu la nocturne fuguette ! Quelle chance, direz-vous, pour cette quarte autorité. Erreur, car les garnements de la « Supérieure » s'en occupent... et très sérieusement, histoire de lui conserver la forme physique.

LA COMMUNICATION SOCIALE

Dans cette quête de l'autonomie, il convient également de considérer la formation de la sensibilité au monde adulte. Si le petit mouflet n'est pas encore apte à déceler clairement l'état affectif ou l'état d'esprit de l'adulte avec lequel il entre en rapports, le galopin, pour sa part, s'il commet encore de lourdes bévues aux conséquences parfois douloureuses, affine cependant considérablement cette sensibilité aux formes ou aux charges affectives de la communication gestuelle ou verbale.

Quelques exemples suffiront à en faire saisir le cheminement. Selon la manière dont tel adulte agite son index levé en posture de menace, le galopin sait que cette dernière est négligeable, appréciable ou très sérieuse.

Selon la manière dont le gendarme descend de son vélo, il sait s'il peut rester sur place ou prendre la poudre d'escampette.

Le gamin qui s'entend traiter de « p'têt l'afin »¹, de « p'têt bouebe »², voire de « frairat »³ ou de « pouerre petêt »⁴, apprend vite que ces manières de le désigner impliquent la sympathie ou l'affection. En revanche, dans ces trois apostrophes :

« — Aittends, peu l'afin, y t'en veu beillie ! »

« — Aittends pie, tchairvôte de bouebe, y t'en veu beillie ! »

« — Viin cy, crevure, qui t'en veu fotre ! »⁵

il perçoit fort bien la gradation dans la menace et sait prendre en conséquence la distance précautionneuse qui le sépare de l'adulte impliqué.

¹ Petit garçon.

² Petit gosse ; moins affectueux que l'expression précédente.

³ Frère ; appellation très affectueuse.

⁴ Pauvre petit.

⁵ Attends, sale gamin, je vais t'en donner !
Attends un peu, petit gredin, je vais t'en donner !
Viens ici, vaurien, je vais t'en « foutre » !

Lorsque, musardant devant sa porte, le vieux Tolape voit passer Nénette, petite impertinente à la tignasse d'un blond clair tirant sur le blanc, et lui dit : « Te voili, peute biantche ! »¹, celle-ci saisit fort bien qu'il s'agit là d'un provocation délibérée de ce jovial obèse, à qui elle peut alors se permettre de répondre effrontément : « Ai peu toi, daivau ton gros ventre qui sort de ta tiulatte ! »² (mélange idiomatique usuel chez les gosses); le vieux est en effet affligé d'une panse qu'aucun pantalon ne saurait plus emprisonner. Détail anatomique pour détail anatomique, on s'envoie, sans aucun préalable aux hostilités, ses charmes à la figure : c'est que la polissonne réalise clairement que le ton de ce duel établit une égalité très momentanée qui autorise son insolence. Mais si, le lendemain, curieux, il lui demande au passage, sur un ton très différent : « Laivou ç'que t'vais, baichatte ? »³, elle perçoit nettement qu'alors une nouvelles impertinence ne passerait pas la rampe.

Je me dois de préciser à ce propos, précaution que j'ai négligé de prendre au début de cet exposé, que le patois (que je tente maladroitement de transcrire phonétiquement, n'étant ni Vadais, ni Djôsèt Barotchèt, et encore moins linguiste) est la langue vernaculaire des campagnes de jadis. Il est le véhicule de la conversation débridée, des relations familières, du contact affectif. Certes, les ruraux comprennent parfaitement le français, mais c'est une langue « pour le dimanche »; ils ne s'y meuvent pas à l'aise et la jugent peu apte à traduire leurs états d'âme les plus intimes, ce qui leur tient à cœur ou ce qu'ils veulent exprimer dans toute sa véracité originelle. J'ai souvent vu ces bonnes gens (pas tous, et pas toujours), venues voir mon père pour le prier de rédiger une lettre en bonne et due forme, relativement à quelque affaire délicate ou ennuyeuse (c'était encore un rôle du « régent » d'autrefois), commencer leur relation des faits ou l'exposé des motifs en français, avec un air embarrassé, un débit heurté, une façon maladroite et peu naturelle de dire les choses, bref, faire une narration informe, puis tout à coup, dans l'impossibilité de traduire ainsi leur position ou leur intention véritables, passer délibérément au patois libérateur par lequel ils redevenaient eux-mêmes.

J'ajouterai, pour ne laisser aucune ombre au tableau, qu'à cette époque les instituteurs — et c'était apparemment leur devoir d'éducateurs —, s'efforçaient d'interdire le patois dans le périmètre scolaire pour tenter une promotion du français qui en avait bien besoin (comme celui d'aujourd'hui serait tenté de faire exactement le contraire pour essayer de sauver ce langage gaulois, dru, direct et savoureux, qui se noie sous le raz-de-marée audio-visuel). Mais ils le faisaient mollement, sans grande conviction, par à-coups saisonniers (la ren-

¹ Te voilà, laide blanche !

² Et puis toi, avec ton gros ventre qui sort de ta culotte !

³ Où vas-tu, fillette ?

trée d'automne leur ramenait des petits sauvages qui avaient tout oublié et auxquels il fallait infliger des amendes pour les faire revenir à l'usage de la langue scolaire obligatoire), ne pouvant s'empêcher de rire sous cape des réflexions originales que suscite ce langage ou des incidents hauts en couleur qu'il leur valait.

Lorsque la maîtresse autorise la sortie d'une fille qui lui a demandé la permission d'aller faire la « petite commission », et qu'elle entend le loupot proche de la porte lui chuchoter en riant : « Te vas vidie toun beureu ? »¹, comment pourrait-elle ne pas éclater de rire et cacher ce mouvement à ses élèves ? (Je précise pour les non-initiés que l'école de jadis, hiérarchisant les besoins physiques d'évacuation en fonction de leur importance apparente ou de leur fréquence, les traduisait par ces formules euphémiques assez cocasses : la « petite commission » évacuait le liquide, la « grande commission » expulsait le solide.)

Lorsque le « régent » lit ce billet d'excuse d'un garçon qui arrive en classe à dix heures seulement, billet dont tout le sel tient à son rapport au patois (j'en respecte l'orthographe) : « Comme j'étais au lit avec gripe (curieuse idée de coucher avec un tel personnage), notre fils Julien a du jeter nos vaches à ma plasse. Veuillé l'escuser », comment pourrait-il cacher un sourire ? (Jeter est ici la traduction littérale du patois « dj'tai », qui signifie enlever le fumier.)

Il y a dans ce dialecte une souche rabelaisienne qui en explique l'apparente vulgarité et dont le corollaire probable est ce tempérament espiègle, facétieux et volontiers gouailleur du campagnard. Si l'on veut en faire une traduction littérale, il est à peu près sûr qu'elle ne passera pas la rampe, apparaîtra grossière et rendra mal compte de son atmosphère réelle. Si vous traduisez « tchairvôte de boueba » par « charogne de gosse », vous avez trahi le sens véritable de l'expression, qui a une valeur plutôt hypocoristique. S'entendre appeler « crevure de bouebe », en revanche, ne présage rien de bon car le sens véritable en est « espèce de vaurien ».

Il est clair que le galopin de naguère, naviguant entre ces deux sensibilités linguistiques, ne peut dès le départ en apprécier les variantes spécifiques. Mais des deux, c'est celle du patois qu'il assimile la première et dans laquelle il se sent, intellectuellement aussi bien qu'affectivement, le plus en sécurité. Par exemple, je me souviens bien d'un voisin (et c'était un adulte), gros homme presque constamment enjoué mais sujet à des sautes d'humeur, qui s'exprimait en patois avec mon père quand il était dans son état d'habituelle jovialité, mais qui lui parlait en français quand il était « de mauvais poil ». Je n'avais pas besoin qu'on me fasse un dessin pour que je glisse à mon père : « Il est mal luné aujourd'hui, le ventru ! »

¹ Tu vas vider ton tombereau ?

Les polissons rencontrent-ils tel ou tel personnage du village, ils savent, aux gestes et à la voix, l'«état d'âme» dudit personnage par rapport à eux et règlent leur attitude sur cette perception. Ils affinent leurs rapports, d'ailleurs souvent à leurs dépens, par ce que je pourrais appeler la méthode des réussites et des échecs. Chaque gosse du village, par exemple, sait fort bien, expérience en ayant été faite, qu'il vaut mieux se tenir très à distance de certain individu qui met les jurons par wagons et dont l'imprécation majeure: «Cent mille trains de cent mille wagons de noms de Dieu!» représente le comble de la fureur. Ayant eu une fois, tout mioche encore, après audition d'une des scènes de ce citoyen, la malencontreuse naïveté de demander à ma mère combien de «noms de Dieu» on pouvait mettre dans un wagon, une paire de claques — réponse démonstrative par excellence, péremptoire et sans équivoque — m'avait appris, objectivement somme toute, qu'il s'agissait, sans plus de précision mathématique, de quelque chose d'énorme.

Le sens précis des mots et leur portée s'apprend de la même manière. Il me souvient à ce propos d'une mésaventure personnelle dont je garde un souvenir amusé, bien qu'elle ait été en fait assez cuisante. Un dimanche après-midi, nous étions, une bande de gamins, en train de jouer vers la Creule, gentiment, sans agressivité, car endimanchés et donc peu disposés à nous rouler par terre dans de furieux pugilats. Survient dans le secteur un autre groupe de gamins, mais de Courtemaîche. Inévitablement, entre coquelets concurrents, de deux basses-cours concurrentes, et alors que nous sommes accompagnés de quelques-unes de nos poulettes, ce qui donne plus de prix à l'enjeu, on monte sur ses ergots. Mais, comme les deux camps sont dans la même situation vestimentaire, l'affrontement se limitera à quelques jets de pives et à un féroce duel verbal dont chacun croit être sorti vainqueur. Comme mes camarades, dont j'étais probablement le cadet, j'avais déversé sur nos adversaires tous les mots orduriers que je connaissais déjà et ceux que j'entendais proférer par mes émules ou mes maîtres ès insolences et que je retenais — voyez le petit génie — sans aucun effort de mémoire. Comme l'expression «espèce de couillon» revenait souvent, de part et d'autre et que, dans ma petite cervelle de mouflet, j'avais fini par l'assimiler pour le sens, à celle de «gros naïf», ce qui pour mon âge — revoyez le petit génie — n'était pas si mal, j'avais cru pouvoir un jour, dans un moment de familiarité taquine avec mon père, glisser cette expression à son propos. La tête de mon père... et la suite logique de cette tête, m'ont fait saisir d'emblée et sans leçon de grammaire, que les mots peuvent changer radicalement de sens et de portée avec les situations et, comme je le verrais plus tard, à l'école précisément, qu'il y a souvent un espace infini entre ce que j'apprendrais être le sens propre et le sens figuré. C'est ensuite que, connaissant enfin le sens exact du mot grâce à la leçon concrète de vocabulaire d'un grand, je me suis rendu compte de ma bévue, puis-

que j'étais personnellement le produit le moins contestable de la virilité paternelle, ma mère étant fort peu du genre «c'est déjà vous facteur».

Mais il n'y a pas que les subtilités du langage dont le galopin doit acquérir la double maîtrise. Chaque intonation, chaque attitude, chaque mimique a un sens et doit recevoir une interprétation correcte pour s'y bien adapter.

Je me rappelle qu'à la seule tonalité de sa voix (il ne me parlait évidemment pas patois), je savais si je pouvais rester à proximité de mon père ou si je devais mettre entre lui et moi la distance, ou plutôt la hauteur salubre d'un arbre; c'est que, petit et maigre, donc très léger, mais agile, je grimpais aux arbres comme un singe, ce qui prouve — admirez ma fidélité — que j'étais resté très proche de mes lointains ancêtres. Or tout arbre était pour moi l'assurance d'échapper à la colère paternelle, passagère; il n'allait pas bien sûr m'y rejoindre, étant visiblement plus civilisé — et surtout plus lourd — que son rejeton. Combien cette aptitude ancestrale m'a-t-elle évité de «torgnoles»¹? Qu'en sais-je; je n'ai aucun goût pour les chiffres astronomiques. Mais je ne puis voir un singe, en liberté ou en cage, sans lui marquer une déférence ostensible qui étonne souvent ceux qui m'accompagnent ou m'observent.

Chaque galopin sait bien, à tel regard que vous lance le Fatre, qu'il est préférable de ne pas s'approcher de son verger ce jour-là; que le père Salomoni, un peintre, s'approche de vous avec un certain air malicieux, c'est qu'il vous prépare une farce de sa façon... et quand les adultes s'y mettent!!; que si le vieux Lexandre gagne la forêt en soliloquant tout haut, c'est que le temps va changer; que si la «vieille Biche», une originale enjuponnée à l'ancienne jusqu'au sol, a tel rictus particulier, il est préférable de l'éviter; qu'on peut continuer à polissonner en présence du «p'têt maire» (il est en effet aussi large que long), il vous observera toujours de sa figure ronde et poupine éclairée d'un inaltérable sourire, sans vous adresser le moindre reproche, quoi que vous fassiez; que le Bian l'Henri, cet après-midi-là, pourrait vous «asticoter» car la «roqueille» lui procure son tonus des grands jours, puisqu'il parle en des langues incompréhensibles.

Quand les gamins ont assez «ouksé»² le petit roquet de la Liza et que ses aboiements rageurs atteignent leur sommet, estimant imminente la sortie de sa patronne, ils savent s'égailler à temps dans la nature environnante.

Ils sont de première force dans l'art de provoquer un geste obscène de la Maria Berger, bergère de cochons au patronyme bien ajusté; laquelle est une débile mentale, une «ravie», diraient les gens du Sud, en lui disant d'un air

¹ Paire de gifles, rossée.

² Agacé.

coquin: «Maria! moutre-meu tai bairbe!»¹; inutile d'ajouter des précisions; mais que le P'tou, son frère, associé en gardiennage, et également «ravi», a le bâton facile et cinglant si on l'agace exagérément. Il est curieux de noter que les prudes, qui condamnent si publiquement de pareilles pratiques de la part des galopins, n'aient jamais eu l'idée ou la générosité d'offrir à cette innocente une misérable paire de culottes: l'hypocrisie n'est pas charitable.

Mais aussi, quand les galopins se rendent compte que leurs agaceries et leurs taquineries, parfois méchantes, sur les filles de leur âge ont atteint leur but et que quelques-unes «aïcment d'ouch'nai, de schnoufai»², ils savent à ce signe que la limite est atteinte et qu'en bons stratèges, il est préférable de décrocher.

Il n'y a donc pas besoin d'ordinateur pour que, dans les méninges des polissons, chaque personne du village ait sa fiche, remarquablement précise et sans cesse mise à jour: il n'y a pas de poussière dans les mémoires des rapports sociaux.

CHÂTIMENTS CORPORELS ET SÉGRÉGATION SEXUELLE

Un dernier commentaire s'impose sous cette rubrique: il concerne les châtiments corporels en tant que pratique courante, et la discrimination sexuelle. Une fois encore, il n'y avait pas à cette époque de «progressiste» pour dénoncer cette pratique visant à faire des enfants martyrs et, selon toutes probabilités, il y en avait bien moins — de vrais — qu'aujourd'hui.

En ce temps, la claque est un incident mineur, normal, journalier. La fessée, moins courante, est cependant commune. Ceux qui la reçoivent souvent sont la plupart du temps des galopins qui ne rêvent que plaies et bosses. Joyeux drilles, farceurs en diable, ils pratiquent immodérément l'escapade et la fredaine; malandrins narquois, ils clouent au pilori le moindre travers des adultes avec un remarquable sens de l'imitation comique et de la dérision, dans tous les registres de l'existence. Incapables de rancune, inaptes à ruminer une revanche ou une vengeance durant plus de cinq minutes, ils ont la faculté d'oublier quasi spontanément le châtiment, ce qui a pour fâcheux corollaire leur capacité immédiate à se réengager dans leurs frasques ou leurs équipées, tout aussi répréhensibles que les précédentes. Que les coups pleuvent sur eux, qui s'en étonnerait alors?

¹ Maria! montre-moi ta barbe!

² Commencent à avoir des spasmes, à pleurer. Ouchenai désigne le spasme annonciateur des larmes, la poitrine qui se soulève convulsivement.

Faut-il cependant en conclure que cette société villageoise est brutale, grossière, sans nuances dans sa rudesse? Certainement, si on la compare à celle d'aujourd'hui, qui est entrée dans la voie américaine de l'enfant choyé, de l'enfant-roi. Mais ce serait à mon sens une lourde erreur. L'adulte de ce temps pense tout simplement qu'il faut bien que jeunesse se passe, qu'assommer l'enfant de raisonnements moraux est inopérant et ne concourrait qu'à étouffer la spontanéité des gosses; que la claque et le ceinturon sont des moyens économiques, rapides, donc profitables aux deux parties. Est-ce si déraisonnable?

Il faut corriger encore cette perspective en précisant qu'il y a une proportion assez considérable de «végétatifs» qui ne pose guère d'autres problèmes aux parents que de digestion, de santé et d'habillement pour fait de croissance, qui n'encourt donc jamais un quelconque châtiment.

Et il faut encore ajouter qu'il existe déjà des enfants couvés, «chouchoutés», des «mon trésor» intouchables qui font l'admiration niaise et ostentatoire de leurs géniteurs. J'ai observé que ce sont souvent, soit des «singes savants», que leurs parents, en jobards bêtifiants, exhibent avec une vanité inepte ou godiche, soit des mollusques dont il n'y a strictement rien à dire ni rien à faire.

Il reste que la majorité reçoit et accepte les coups sans y attacher grande importance et sans y prêter attention: c'est un des aspects nécessaires de l'éducation, de l'adaptation.

Une dernière chose, susceptible hélas d'indigner le MLF, de me faire taxer de phallocrate et autres noms d'oiseaux actuels, ou traiter de «demeuré» indémodable: le statut des filles. Il faudra, après ceci, que je mette un verrou supplémentaire à ma porte, si par hasard Benoîte Groult transite sous notre méridien. Mais après tout, je décris, je ne juge pas; je joue les ethnographes et non les moralistes.

Cette époque, en toute bonne foi et légitimité, pense que:

«Ce n'est pas à la poule à chanter devant le coq».

Pas de bas bleu naguère en milieu rural: les parents pensent encore en toute innocence ou naïveté que le destin normal d'une fille est de se marier, d'être une maîtresse de maison compétente, d'avoir des enfants et d'être bonne mère. Même dans les familles les plus évoluées, l'idée de mettre les filles au niveau des garçons n'effleure personne. On pense encore que la nature ayant pris soin de diversifier les rôles, il ne faut pas prétendre aller contre elle, et la religion est là pour donner à cette conviction sa force exécutoire. Lorsque les jeunes garnements échappés de l'école commencent à «courailler» sérieusement, et que certaines belles-mères en puissance, inquiètes pour la vertu de leurs nymphettes, ont le front de s'en plaindre, la coutume d'alors veut que le père du coquelet y réponde: «Gardez vos poules, mes coqs sont lâchés!»

De là à s'imaginer que la fille de naguère est une oiselle innocente, une virginité angélique, il y a un espace qu'on aurait bien tort de franchir. Différente du garçon, et pour cause, raisonnant différemment, elle se conduit aussi de bien autre manière. Mais elle est tout aussi délurée, tout aussi diabolique, et rendrait souvent des points à son congénère masculin. Ses comportements ne sont pas ceux du garçon; la ruse, la dissimulation, le chuchotement s'y pratiquent plus communément. Moins directe, plus adroite, la fille échappe plus aisément aux châtimens corporels et cultive ses penchans, ses marottes et ses caprices dans un secret mieux protégé: cette eau dormante est donc trompeuse; les remous, même profonds, y sont courants. Une bonne proportion des filles d'alors est constituée de luronnes auxquelles l'auréole siérait fort mal.

On me reprochera, conséquemment, d'en avoir peu parlé, voire de perpétuer la misogynie, et même avec un soupçon de mentalité misonéiste. Las! quelque effort que je fasse, je n'arrive pas à me mettre dans leur peau, à analyser, apprécier, juger les choses comme elles, à réagir selon leur tempérament. Je n'ai pas la vertu transsexuelle! Si donc l'une d'entre elles tient, en toute justice, ce que je lui accorde, à la constitution du diptyque comportemental, qu'elle se joigne à moi et se charge de peindre l'autre volet: ça promettra de désopilans face à face.

Finalement, m'objectera-t-on, et l'argument est de taille, c'est l'école, dans ses découpages, qui à votre sens fractionne l'apprentissage social du jeune campagnard en séquences différenciées; et cependant vous ne parlez que fort peu de l'école (ce qui, accordons-le, serait pour le fils d'un «raitait»¹ une trahison). Sensible à l'argument, j'y répondrai en disant que l'école, à travers les générations, est un symbole de permanence et de continuité, que l'enseignement actuel ne représente pas dans ses méthodes, par rapport à hier, un bouleversement fondamental, en dépit du grouillement des danseurs de corde et des messies pédagogiques qui l'agitent présentement.

Le but est toujours l'apprentissage des capacités élémentaires à lire, écrire et calculer; c'est toujours la mémorisation de notions spatio-temporelles en histoire et géographie; en sciences naturelles, c'est la mise en bon ordre rationnel des choses dont le gamin a une connaissance autodidacte souvent remarquable; c'est encore la formation esthétique de la voix et de l'adresse manuelle en chant et en dessin. Certes, il y a des changements, une évolution; mais ce ne sont que variations sur un thème connu: à quoi bon les ressasser? Et tout cela s'effectue, somme toute, et partout, de façon identique et à peu près correcte.

¹ Surnom provincial des instituteurs.

Le petit campagnard de jadis poursuit vaille que vaille cet apprentissage obligatoire, sans zèle exagéré, sans résistance non plus. Il y prend quelquefois du plaisir, il y trouve souvent de l'intérêt. Ni passionné ni allergique, il enregistre, dans une inconstante capacité (ou une incapacité certaine); les résultats sont inégaux. S'il aime la lecture, il aura déjà lu quelques ouvrages de la bibliothèque, se sera passionné pour Croc-Blanc, Michel Strogoff et les Trois Mousquetaires, et deviendra ainsi un fort en orthographe. Si l'histoire le sollicite, il aura de l'avance dans la lecture de son manuel et, pour lui aussi, la bibliothèque aura des Jules César, des Guillaume Tell, des Jeanne d'Arc, des Bayard et autres héros. Mais, pour la grande majorité des galopins, l'école est un passage nécessaire, une discipline à laquelle on se plie; on y travaille correctement dans l'ensemble. Si le gamin de ce temps est un frondeur, il n'est pas un contestataire: les structures sociales sont en place, il lui semblerait ridicule de les nier. Certes, il doit bien se demander quelquefois, dans les mauvais jours particulièrement, quel est le fichu «maso» qui a inventé les participes passés, le «livret», le système métrique et les taches d'encre, mais en règle générale, il vit cette période scolaire comme un temps d'épanouissement, de joie de vivre, même s'il n'en a pas la conscience claire. L'école de ce temps semble donc bien adaptée à son objet.

Passer le degré moyen, c'est donc franchir un espace fondamental de la socialisation. Si le cycle inférieur a livré un enfant qui porte un regard étonné sur un monde où il est encore incapable de se démarquer en tant qu'individu, le cycle moyen va en faire un être déjà apte à s'y mouvoir avec adresse sinon avec aisance, et qui acquiert le sens de son identité. Mais s'il s'imbrique déjà étroitement dans le réseau social de l'adulte, le monde du galopin en reste cependant distinct: c'est un monde encore fermé sur lui-même, avec ses mécanismes spécifiques, très différents de ceux du tissu ambiant. C'est que l'adulte est encore trop grand, trop dissemblable, trop singulier et lointain pour lui; il s'y adapte, mais ne songe pas à s'y assimiler.

André Montavon

THE HISTORY OF THE
CITY OF BOSTON
FROM THE FIRST SETTLEMENT
TO THE PRESENT TIME
IN TWO VOLUMES
BY NATHANIEL BENTLEY
OF THE BARR, AT LAW
IN THE CITY OF BOSTON
PUBLISHED BY
JOHN B. ALLEN, PRINTER
AT THE SIGN OF THE SHIELD, IN THE
CITY OF BOSTON
1822

COOPÉRATION

COOPERATION